

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 327.—SAMEDI, 9 AOUT 1890

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GÉNÉRAL SAUSSIER, GOUVERNEUR DE PARIS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 AOUT 1890

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Entre-Nous, par S. du Lary. — Poésie : La bouquetière, par Dr R. Chevrier. — L'architecture, par Rodolphe Brunet. — L'imagination des enfants. — La statue de Jeanne d'Arc (avec gravure). — Le sacrifice, par M. Filion. — La tombe, par J.-B. Lemay. — Notes historiques. — Poésie : Dans ses cheveux, par Frid-Olin. — Cueilletes et glanures, par Karl Omans. — Le général Saussier. — Primes du mois de juillet : Liste des numéros gagnants. — Feuilleton : Le Régiment (suite). — Chronique des voyages. — Choses et autres.

**GRAVURES :** Portrait du général Saussier, gouverneur de Paris. — Statue équestre de Jeanne d'Arc. — Dans les ténèbres de l'Afrique : Choukri, commandant de Msoua ; "Emin-Pacha est arrivé !" ; Séh, ordonnance de Stanley ; La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni ; Combat contre les Avisisibi. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Je viens de lire un curieux article publié par un auteur italien sur les préférences des femmes dans le choix d'un mari.

D'ordinaire, dit-il, la femme italienne est pleinement satisfaite d'un époux quelque peu pensif et assez porté à la méditation. La Française aime de préférence un compagnon un tantinet léger d'esprit, ayant du brio, possédant un regard franc et souriant fréquemment. L'Allemande jette plutôt son dévolu sur un homme sérieux et fidèle. A la Hollandaise, il faut un mari calme, paisible, ennemi du bruit, des discussions, et parlant peu. L'Espagnole semble portée vers un époux doué de volonté, chatoilleux sur toutes les questions d'honneur, prompt à venger l'injure ou à sauvegarder ses droits et prérogatives. Le choix de la Russe se portera préférablement sur un de ces compatriotes fortement imbu d'idées de haine contre les nations orientales et considérant celles-ci comme sauvages et barbares. La Danoise désire unir son sort à celui d'un homme sérieux, qui n'a pas de velléités de s'éloigner du foyer domestique et qui professe l'horreur des voyages. L'Anglaise préfère un gentleman qui, tout en écrivant dans un style assez plat, s'efforce de hanter les grands et cherche à s'élever jusqu'à eux à force de révérences et de courbettes. L'Américaine prend un mari sans s'inquiéter le moins du monde de son grade, de sa dignité, de sa position sociale, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent.

Tel est le résumé des idées de cet auteur italien sur cette intéressante question. Comme vous le voyez, de la femme canadienne il ne parle pas plus que si elle n'existait point. Si nous tâchions de combler cette lacune ? Ne vous semble-t-il point d'après les observations que vous avez pu faire, que

la Canadienne — je parle naturellement de celle qui appartient à la classe aisée — ne sera guère encline d'ordinaire à associer son sort à celui d'un homme affectant une trop grande légèreté d'esprit, en quoi elle diffère de la Française ? Elle préférera quelqu'un qui ne soit trop enjoué ni trop sérieux. Elle attachera une bonne dose d'importance à la question de position, et je ne lui en ferai certes pas de reproche. Aussi les fonctionnaires et autres, tous ceux en somme qui ont une position stable avec avancement à peu près certain et perspective d'une pension réversible sur la tête de l'épouse, sont-ils à peu près assurés de trouver chez nous facilement à se marier. Bref, je crois que la majeure partie des femmes canadiennes témoignent dans le choix d'un mari beaucoup plus d'esprit pratique que de fougue résultant d'une griserie passionnelle. Cela tient tant au tempérament national qu'au mode d'éducation généralement admis chez nous. Croyez bien que je ne puis qu'approuver la généralité de nos femmes de se montrer circonspectes dans la réalisation de l'acte le plus sérieux de la vie.

Le grand événement littéraire du moment est l'apparition du livre de Stanley, duquel nous extrayons quelques gravures que nos lecteurs trouveront sur une autre page.

Drame émouvant, roman intéressant, amusante comédie, il y a de tout cela dans ce livre dont l'auteur a le mérite d'être le héros. Mais avec quel talent l'écrivain a lancé son volume ; l'éditeur est aussi habile que le voyageur. Grâce soient rendues au ciel ! D'Afrique, Stanley nous revient tout entier on retrouve le publiciste derrière l'explorateur.

En lisant ces pages, je ne puis m'empêcher de trouver un contraste singulier entre le but que se proposait le hardi voyageur et les moyens employés par lui.

Il s'agissait de sauver Emin et ses compagnons. Mais l'un se croyait si peu en danger qu'on dut le sauver de force, et les autres menaient une vie si libre et si heureuse que leur chef craignait qu'ils ne s'insurgeassent à la proposition de rentrer en Egypte.

Pour atteindre son but soi-disant philanthropique, sans parler des infortunés compagnons qu'il perd en chemin, ni des tortures de ceux qu'il ramène vivants, Stanley, tout le long de sa route, tue bon nombre de gens qu'on ne peut accuser d'avoir été lui chercher noise chez lui. Et voilà ces sauveurs d'hommes qui massacrent les indigènes, voilà ces pionniers de la civilisation qui incendient et pillent les villages, voilà ces champions de la liberté, ces adversaires de la traite, qui emmènent des nègres en esclavage.

Tout le monde a l'air de trouver cela parfaitement naturel, et la seule raison que j'y voie, c'est que la justice ne peut évidemment pas être de la même couleur pour les nègres et pour les Européens.

La rencontre d'Emin et de Stanley est, sinon plus intéressante, du moins plus amusante, Stanley, d'abord, est tout surpris de rencontrer, au lieu du misérable qu'il croyait trouver, un homme "fort bien soigné, le linge éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable," avec un visage qui, loin de montrer la trace d'aucune maladie ni d'aucune anxiété, indiquait un esprit tranquille dans un corps prospère.

Il est certain que le sauvé aurait pu à tous égards rendre des points à son sauveur. Mais Stanley ne perd pas son rôle de vue : il est venu chercher Emin, il l'emmènera malgré lui. Quelle perle que cette scène : "Le pacha m'inquiète. Quand je lui parle de retour par la mer, il a une manière de taper sur son genou et de sourire, comme s'il disait : Nous verrons, nous verrons ! Il lui en coûte évidemment de quitter un pays où il était vice-roi." Eh bien alors, pourquoi ne pas l'y laisser.

Tant qu'il est sous la coupe de Stanley, le pacha lui fait bonne mine, mais dès qu'à Zanzibar il n'a plus rien à craindre de lui, il lui tourne le dos pour rentrer au service de l'Allemagne dans l'Afrique orientale. Et dans les dernières lignes, c'est une

colère mal dissimulée, qu'on sent percer chez l'auteur, de voir cet Allemand servir son pays plutôt que l'Angleterre.

Un livre que je voudrais bien lire maintenant, c'est la réponse du sauvé malgré lui. Elle ne peut tarder à paraître et ne manquera certainement pas d'intérêt.

Puisque nous parlons de l'Afrique, je donnerai la volée à certaines idées que me suggère un Etat du continent noir dont on s'est beaucoup occupé en ces derniers temps ; je veux parler du Dahomey. Vous n'ignorez pas que le congrès anti esclavagiste — l'un des plus longs auquel il nous ait été donné d'assister — vient de terminer ses travaux. Le résultat de ceux-ci reste sans sanction tant que les Pays-Bas n'auront pas signé le protocole. Mais passons. Supposons cette dernière formalité accomplie ; l'on va s'appliquer à faire cesser la traite des noirs. C'est parfait. Une question cependant : Les puissances vont-elles continuer à traiter le Dahomey comme un Etat régulièrement constitué ? Ne serait-il pas plus que temps de mettre un terme aux exploits sanguinaires d'un minuscule potentat qui, au nez et à la barbe des Européens, procède chaque année à des sacrifices humains qui n'ont de nom dans aucune langue ? Châtier les trafiquants d'esclaves, c'est fort bien ; mais purger un coin de la terre africaine voisin de colonies européennes d'une sorte de minotaure qui se vautre dans le sang humain à intervalles réguliers, constituerait un acte absolument méritoire, un devoir d'humanité. Jadis, l'on organisait des croisades pour des causes plus futiles. Que les grandes puissances se mettent d'accord, et l'on aura bientôt fait de balayer ce principicule, ses amazones et ses guerriers, au plus grand profit de la civilisation. Au dix-neuvième siècle, entretenir des pourparlers, signer des conventions, avec un monstre de cette espèce est un phénomène complètement renversant.

Pendant qu'on traverse de part en part les régions inexplorées de l'Afrique, un autre point du globe, plus inaccessible encore, vient d'être atteint. Le pôle Nord est franchi !

Malheureusement l'explorateur n'a pu rapporter de son voyage aucune observation vraiment curieuse. Mais sa traversée n'en sera pas moins fort utile pour ceux qui voudront après lui parcourir la même voie.

Il s'agit d'un pantalon de toile cirée ayant appartenu à un matelot de la *Jeannette*, qu'on vient de retrouver sur la côte du Groënland, où il n'a pu parvenir qu'en traversant le pôle Nord, porté sans doute par un courant.

Les savants sont en liesse, car ils concluent d'après ce fait à la possibilité de passer par ce Chemin du Pacifique à l'Atlantique. Où la culotte a passé l'homme passera bien aussi, et le navire avec lui.

Un autre voyageur fait en ce moment parler beaucoup de lui, non par ses explorations merveilleuses, car il s'est contenté d'aller prendre les eaux, mais par les ordres qu'il a laissés derrière lui.

On vient d'apprendre avec stupeur en Europe, et surtout en Russie, que le major Panitza a été fusillé à Sofia, le lendemain du départ du prince Ferdinand.

On ne s'attendait guère à voir ce complot de comédie se terminer par une sanglante tragédie. Le condamné est mort bravement en se bandant lui-même les yeux de son mouchoir et criant : "Vive la Bulgarie !" !

Sait on jamais comment finit un complot ? Le gouvernement de San-Salvador vient d'être renversé par une conspiration qui rappelait à beaucoup d'égards celle de Panitza qui ne manque pas d'originalité.

Le général Menendez célébrait par un bal le cinquième anniversaire de son élévation à la présidence de la république, et pendant que ses amis dansaient et que ses ennemis complotaient, il soignait à l'étage supérieur une légère indisposition. Il prenait bien son temps.

Tout à coup, entrée à sensation du général Marcial qui ne vient pas pour danser, mais pour annoncer qu'une révolte éclate contre le gouvernement, que le général Ezeta arrive à la tête de 600 hommes et que le président doit donner sa démission. Altercation entre le général Martinez, gouverneur des troupes du gouvernement, et le général Marcial, le premier tue le second, ce qui n'empêche pas Ezeta d'arriver et de s'emparer du pouvoir.

Et l'ancien président ? Il est mort d'émotion, dit-on, durant ces tragiques événements.

Depuis, le général Ezeta a dû lui-même se retirer.

Ne quittons pas l'Amérique sans dire un mot de la future exposition de Chicago.

Tous les jours on nous annonce quelque nouvelle merveille, excentrique ou pittoresque. Aujourd'hui nous apprenons que les Californiens ont résolu d'exposer le plus bel arbre de leurs forêts.

Voilà qui est vite dit, mais jugez si l'entreprise est facile à conduire à bien. Le géant énorme qu'il s'agit de transporter, patriarcale respectable de ces forêts séculaires, ressemble plus à un monument qu'à un arbre : il mesure cent pieds de circonférence. Douze hommes travaillent à sa chute et n'arriveront à l'abattre qu'après deux mois d'efforts. Quel écroulement formidable lorsqu'il tombera sous tant de coups, ébranlant le sol de son poids formidable de 65,000 livres.

N'est-il pas malheureux de détruire ainsi pour un spectacle de quelques mois ce géant respectable dont la verte vieillesse pouvaient se prolonger pendant des siècles encore. Ces végétaux prodigieux appartiennent au genre tuxodium et ressemblent aux cèdres, mais ils sont les derniers représentants d'une espèce à part disparue des forêts américaines. Le savant Unger pense que leur antiquité remonte plus loin que celle des premiers monuments historiques, le naturaliste Candolle estime qu'ils ont été témoins des dernières révolutions du globe et le savant Humboldt leur attribue 6,000 ans d'existence.

Avoir vécu tant de siècles, avoir vu surgir et s'affaisser les montagnes, s'allumer et s'étendre les volcans, avoir vu les races humaines se succéder, et finir à l'exposition de Chicago, quel pitoyable destin !

\* \*

Dans ce pays où l'électricité nous a donné tant de merveilles, les voleurs n'ont pas voulu rester en retard, et de leur côté ils ont cherché des applications utiles du redoutable fluide.

Tandis que le gouvernement, les avocats, les tribunaux et les compagnies électriques se disputent toujours pour savoir si le malheureux condamné à mort Kimmeler sera pendu ou électrisé, les pick pockets sans délicatesse s'essayaient à d'ingénieuses nouveautés. Parmi eux aussi la science fait des victimes : témoin ce misérable fut qui foudroyé à Cotopaxi au moment où il coupait les fils conducteurs de l'éclairage pour plonger la cathédrale dans l'obscurité, afin de dévaliser à son aise les fidèles durant la messe de minuit.

Mais cet accident n'a pas arrêté le mouvement. Un hardi coquin relia un fil parasite au conducteur de l'électricité et tenant l'autre extrémité avec un gant isolateur, il en touche les passants. Suivant la force du courant ceux-ci sont paralysés jetés à terre ou foudroyés, peu importe ; ils sont toujours dévalisés.

\* \*

Profaner la science par de tels méfaits ne saurait rencontrer de châtiments assez sévères.

Les tribunaux américains s'y entendent du reste à accumuler les peines sur la tête d'un seul homme. Certain commerçant de Newark était accusé de 2,700 détournements. Les juges lui infligèrent pour chaque fait incriminé cent dollars d'amende et un an de prison, soit 2,700 ans.

Si la nature ou les hommes ne les gracie pas avant l'expiration de sa peine, voilà un malheureux qui sera bien changé à sa sortie de prison.

N'importe, il pourra du moins conserver au fond de son cachot la douce espérance qui, dit-on, ne quitte jamais les misérables, il pourra se dire qu'il n'est pas condamné comme tant d'autres à perpétuité

S. DU LARY.



## LA BOUQUETIÈRE

(DÉDIÉ A M<sup>lle</sup> F....)

Elle semble, aux regards jaloux,  
Avec sa corbeille de roses,  
Plus belle que les fleurs écloses  
Qu'elle nous vend pour quelques sous.

Après d'elle au maintien si doux  
Les fronts cessent d'être moroses,  
Que ses charmantes lèvres roses,  
Eveillent le désir en nous.

Elle éblouit, fassine, attire ;  
Tous pour mendier un sourire  
Vont vers elle oubliant les fleurs.

Et quand elle s'enfuit, rapide,  
Au fond de sa corbeille vide  
Elle rapporte bien des cœurs.

*D. R. Chever*

Juillet 1890.

## L'ARCHITECTURE

A MON AMI PIERRE BÉDARD

Un jour, Dieu se fit artiste, il choisit un art et fit le plus bel objet qui soit sorti du néant pour affirmer son existence à la grande lumière du monde. Ce jour fut celui de la création du ciel et de la terre, de l'homme, de tous les animaux, des oiseaux, des insectes et de tous les êtres qui respirent sur le globe terrestre, ainsi que de toutes les constellations qui brillent au firmament où qui sillonnent l'espace éthéré, et de tous les signes d'allégresse où de colère du Seigneur ; partant des plus beaux arcs-en-ciel, jusqu'aux éclairs précurseurs de la foudre qui mugit avec tant de force, tant de fracas et tant de puissance terrible au milieu des tempêtes les plus effroyables. Tout cela fut fait et créé d'après les desseins et les plans de l'Eternel.

C'est donc Dieu qui est le premier architecte, puisque l'Univers est son œuvre.

Parmi les hommes, je commencerai à mentionner non pas les plus anciens, mais le plus célèbre de l'antiquité, celui qui conserva au Créateur les débris du genre humain pour en faire un monde chrétien et adorateur du vrai Dieu, je ne parlerai que du patriarcale Noé, l'architecte célèbre qui sauva la race humaine du désastre universel. Je demanderai ce que serait devenu le monde sans l'architecture du saint patriarcale ? Questions que l'homme ne peut résoudre, mais qui prouvent évidemment la supériorité de cet art et sa nécessité reconnue.

Non seulement il faut admirer l'architecture à cause de ses antiques services, mais aussi parce qu'elle a été nécessaire de tous temps pour les besoins de l'homme. Témoins les palais des rois, les demeures somptueuses des riches, les cabanes des pauvres, les huttes des mendiants, jusqu'aux tentes des sauvages et jusqu'aux trous de neige des Esquimaux qui affirment tous, les besoins naturels des peuples et des individus. Mais la religion, elle-même, réclamait, comme elle le réclame aujourd'hui, un temple et un autel. Il fallait des temples aux idoles et aux faux dieux, la religion du Christ qui commença par n'avoir que les souterrains, que les solitudes, et que les forêts pour temples se vit obligée d'avoir recours à l'architecture pour creuser et pour orner ces merveilles souterraines qu'on nommaient : catacombes.

« L'architecte chrétien, dit Chateaubriand, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures, et au moyen de

l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leur antique voix du sein des pierres, et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire mugit comme l'autel de l'ancienne Sibylle ; et, tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds ».

Que dire, en effet, de ces monuments d'architecture qu'on appelle : Saint Pierre de Rome, Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Paul de Londres, Notre-Dame de Paris, et de toutes ces merveilles sublimes, dans la contemplation desquelles l'imagination se perd en conjectures ! Se pourrait-il que ces œuvres magnifiques ne fussent pas inspirées par le génie divin ?

Tout s'anime, tout prend vie, tout s'embellit sous l'inspiration de l'architecte. Il semble avoir hérité d'une parcelle de cet esprit de création du Dieu qui fit toutes choses. L'architecture est évidemment l'art le plus divin puisqu'il est celui qui entre le plus en harmonie avec les plans et les desseins de l'Eternel.

Depuis des siècles que Michel-Ange est mort, et cependant son œuvre est restée en immortalisant son nom, et les blocs de calcaire qui forment le fronton de la basilique de St-Pierre attestent leur vieillesse moins encore que la magnificence de l'édifice qu'ils ornent. Ainsi de suite pour toutes les œuvres magistrales des architectes qui, loin de perdre leur beauté en vieillissant, en reçoivent davantage par le lustre des âges. Aussi l'immuable nécessité humaine force-t-elle les peuples à admirer ces fils du génie de l'architecture qui, par la volonté de Dieu, laissent après eux des monuments qui devront compter des siècles d'existence et montrer ce que peut l'imagination humaine inspirée par le génie divin.

Souvent, la pensée de l'homme en contemplant les beautés de l'architecture, traverse les ténèbres des siècles, et son admiration loin de diminuer ne fait que grandir devant les merveilles antiques, c'est que l'on aura beau chercher le modèle des architectes parmi les hommes, c'est que notre imagination rêvera le génie le plus merveilleux des temps, et toujours une éternelle nuit planera dans ces lieux reculés, dans ces horizons lointains, jusqu'à ce que l'on remonte vers un artisan plus éloigné, mais plus divin, qui est non un être créé, mais celui-là même qui traça le plan de l'Univers, et dont la science ne connaît point de bornes, et au nom duquel les mondes tremblent sur leurs bases. Oui, l'Infini seul est le roi de l'architecture ; l'immensité de son œuvre l'atteste, le génie de l'homme l'assure, l'humanité entière l'a écrit dans son histoire, tout ce qu'il a créé dans les deux mondes le chante et le proclame.

*Rodolphe Brunet*

**L'imagination des enfants.** — Les enfants ne sont pas des auditeurs ordinaires qui se contentent de simples explications, leurs yeux ouverts sur vous, leurs interrogations, leurs silences, leurs inattentions, vous obligent à trouver, à créer un langage spécial qui fasse entrer de force les choses dans leur esprit. Il faut être à la fois clair et intéressant, il faut tout simplifier sans rien amoindrir, il faut parler avant tout à leur imagination. L'imagination est leur faculté maîtresse. La raison n'est chez eux qu'une qualité en germe, une qualité du lendemain ; leur mémoire si prompte à recevoir les idées et les faits, ne l'est pas moins à les perdre. Comme ils ont besoin de très peu d'efforts pour comprendre, ils oublient beaucoup, car on ne garde bien, en général, que les connaissances que l'on a conquises et les enfants acquièrent mais ne conquièrent pas. —

ERNEST LEGOUVÉ.

Le libéralisme est, comme l'amour, un péché de jeunesse qu'on n'oserait pas se vanter de n'avoir pas commis.

## JEANNE D'ARC

Samedi, 28 juin, a été inaugurée, à Nancy, la statue de Jeanne d'Arc ; cette statue, qui est l'œuvre du sculpteur Premiet, est presque semblable à celle qui orne la place des Pyramides à Paris ; elle a été offerte à la ville de Nancy par M. Orisis, ce financier généreux qui a donné cent mille francs pour récompenser la plus belle œuvre de l'exposition universelle.

A ce propos, nous croyons intéressant de donner à nos lecteurs quelques passages de la superbe étude de Michelet sur Jeanne d'Arc ; c'est une des choses les plus fortes, les plus élevées et les plus touchantes que Michelet ait jamais écrites. Le récit de l'enfance de Jeanne a le charme poétique d'une légende, mais d'une légende réelle et véridique :

« Tandis que les autres enfants allaient avec le père travailler aux champs ou garder les bêtes, la mère tint Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer. Elle n'apprit ni à lire ni à écrire ; mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère. . . . Ce que nous recevons ainsi avec le sang et le lait, c'est chose vivante, et la vie même. . . .

« Son village était à deux pas des grandes forêts des Vosges. De la porte de la maison de son père, elle voyait le vieux bois des *Chênes*. Les fées hantaient ce bois ; elle aimait surtout une certaine fontaine près d'un grand hêtre qu'on nommait l'arbre des fées, des *dames*. Les petits enfants y suspendaient des couronnes, y chantaient. Ces anciennes *dames* et maîtresses des forêts ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine ; elles en avaient été exclues pour leurs péchés. Cependant l'Église se défait toujours des vieilles divinités locales ; le curé, pour les chasser, allait chaque année dire une messe à la fontaine.

« Jeanne naquit parmi ces légendes, dans ces rêveries populaires. Mais le pays offrait à côté une tout autre poésie, celle-ci sauvage, atroce, trop réelle, hélas ! la poésie de la guerre. . . . La guerre ! ce mot seul dit toutes les émotions ; ce n'est pas tous les jours sans doute l'assaut et le pillage, mais bien plutôt l'attente, le tocsin, le réveil en sursaut, et dans la plaine au loin, rouge sombre de l'incendie.

« Jeanne eut sa part dans ces romanesques aventures. Elle vit arriver les pauvres fugitifs ; elle aida, la bonne fille à les recevoir, elle leur céda son lit et allait coucher au grenier. Ses parents furent aussi une fois obligés de s'enfuir. Puis, quand le flot des brigands fut passé, la famille revint et retrouva le village saccagé, la maison dévastée, l'église incendiée.

« Elle sut ainsi ce qu'est la guerre. Elle comprit cet état anti-chrétien ; elle eut horreur de ce règne du diable, où tout homme mourait en péché mortel. Elle se demanda si Dieu permettrait cela toujours, s'il ne mettrait pas un terme à ces misères, s'il n'enverrait pas un libérateur, comme il l'avait fait si souvent pour Israël, un Gédéon, une Judith.

« Ces aspirations puissantes, mais confuses encore, prirent une forme, un corps.

« Saint Michel, « le sévère archevêque des jugements et des batailles », « les blanches figures des saintes, parmi d'innombrables lumières, la tête

parée de riches couronnes, la voix douce et attendrissante à en pleurer, » lui révélèrent sa vocation. « Jeanne, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume. » Quelques belles et glorieuses que fussent ces visions, sa vie dès lors avait changé. Elle qui n'avait entendu jusque-là qu'une voix, celle de sa mère, dont la sienne était l'écho, elle entendait maintenant la puissante voix des anges ! . . . Et que voulait la voix céleste ? Qu'elle délaissât cette mère, cette douce maison. Elle qu'un seul mot déconcertait, il lui fallait aller parmi les hommes, parler aux hommes, aux soldats. Il fallait qu'elle quittât pour le monde, pour la guerre, ce petit jardin sous l'ombre de l'église, où elle n'entendait que les cloches et où les oiseaux mangeaient dans sa main. »

Le jugement par lequel Michelet termine son récit est la vérité même, exprimée dans le plus magnifique langage.

« Oui, dit-il, selon la religion, selon la patrie, Jeanne d'Arc fut une sainte. . . . Il y a eu bien des martyrs ; l'histoire en cite d'innombrables, plus ou moins purs, plus ou moins glorieux. L'orgueil a eu

« Pureté, douceur, bonté héroïque, que cette suprême beauté de l'âme se soit rencontrée en une fille de France, cela peut surprendre les étrangers qui n'aiment à juger notre nation que par la légèreté de ses mœurs. Disons leur (et sans partialité, aujourd'hui que tout cela est si loin de nous) que sous cette légèreté, parmi ses folies et ses vices même, la vieille France n'en fut pas moins le peuple de l'amour et de la grâce.

« Le sauveur de la France devait être une femme. Elle en avait la mobilité, mais aussi l'aimable douceur, la pitié facile et charmante, l'excellence au moins du premier mouvement. Lors même qu'elle se complaisait aux vaines élégances et aux raffinements extérieurs, elle restait au fond plus près de la nature. Le Français, même vicieux, gardait plus qu'aucun autre le bon sens et le bon cœur. . . .

« Puisse la nouvelle France ne pas oublier le mot de l'ancienne : « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon ! » L'être et rester tel, entre les injustices des hommes et les sévérités de la Providence, ce n'est pas seulement le don d'une heureuse nature, c'est de la force et de l'héroïsme. . . . Garder de la douceur, de la bienveillance sans lui permettre de toucher à ce trésor intérieur, cela est divin. Ceux qui persistent et vont ainsi jusqu'au bout sont les vrais élus. Et quand même ils auraient quelquefois heurté dans le sentier difficile du monde parmi leurs chutes, leurs faiblesses et leurs *enfances*, ils n'en resteraient pas moins les enfants de Dieu ! »

MICHELET.



Statue de Jeanne d'Arc inaugurée à Nancy le 28 juin dernier

les siens, et la haine et l'esprit de dispute. Aucun siècle n'a manqué de martyrs batailleurs, qui sans doute mouraient de bonne grâce, quand ils n'avaient pu tuer. . . . Ces fanatiques n'ont rien à voir ici. La sainte fille n'est point des leurs, elle eut un signe à part : bonté, charité, douceur d'âme.

« Elle eut la douceur des anciens martyrs, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient doux et purs qu'en fuyant l'action, en s'épargnant la lutte et l'épreuve du monde. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même ; la guerre, ce triomphe du diable, elle y porta l'esprit de Dieu.

« Elle prit les armes quand elle sut « la piété qu'il y avait au royaume de France. » Elle ne pouvait voir « couler le sang français. » Cette tendresse de cœur, elle l'eut pour tous les hommes ; elle pleurait après les victoires et soignait les Anglais blessés.

lène, lui répondit Jean, et il me semble qu'elle ne m'aime pas.

— Tu te trompes, répondait la mère. Comment ne pas t'aimer, toi mon enfant ? Tu es le plus riche de la paroisse, elle ne regarde que toi, et va donc !

Si Jean était le plus riche de la paroisse, Hélène en était la plus jolie fille ; elle n'était cependant pas coquette, elle aimait même Jean avec qui elle avait joué autrefois, mais quand on lui parlait de mariage, elle tournait la conversation. Pourtant Jean l'aimait bien et il pensait au temps heureux où, jeunes tous deux, ils allaient à l'église bras dessus bras dessous, jurant de s'aimer toujours, toujours, et de ne se quitter jamais, jamais. Il y a loin de la ville à la campagne où Jean habitait. Aussi les visiteurs étaient-ils rares dans cette partie du pays.

Un soir de juillet, une voiture déposa à la porte

des parents d'Hélène un jeune étranger, un citadin, finement ganté, richement vêtu.

Il recherchait, dit-il, le calme et la solitude, l'air pur et le parfum des bois.

L'hospitalité lui fut accordée pour quelques jours.

Qu'y a-t-il de surprenant que ce jeune rêveur, qui avait été victime de toutes les trahisons d'amour, fut ému en présence d'une jeune fille pure, belle, simple et honnête ! . . .

D'un autre côté, faut-il s'étonner qu'Hélène oubliât Jean près de ce jeune homme au regard sympathique, au cœur bouillant ! Ils s'aimèrent tous deux. Comme Hélène était fière, le dimanche, lorsque, se rendant à l'église, appuyé au bras de ce jeune élégant, elle voyait les jeunes filles la regarder avec envie et jalousie ! comme elle était heureuse !

Dans l'église, un homme ne cessait de regarder le jeune couple. Pauvre Jean, comme il souffrait. A la sortie de l'église Jean s'avança, Hélène voulut l'éviter, mais il était trop tard.

— Ecoutez, Mlle Hélène, je n'ai pas de belles paroles comme ce beau monsieur, je ne porte pas de riches habits moi, je ne suis qu'un pauvre cultivateur . . . mais je pleure . . . c'est que, voyez-vous, Hélène, je vous aime, moi, et je vous aimerai toujours, mais . . . vous l'aimez, ce beau monsieur . . . cependant, si jamais vous êtes dans le malheur, si jamais vous avez besoin de Jean, je serai là, n'oubliez pas, n'oubliez pas . . .

Et le pauvre Jean s'éloigna comme un fou, l'âme en feu, le cœur déchiré.

\* \*

Georges, le fiancé d'Hélène, vient de partir pour la ville ; il reviendra dans quelques jours . . . pour le mariage.

Les jours, les semaines se succèdent, Georges ne revient pas. Hélène est au désespoir ; elle croit à un malheur mais non à une trahison. Elle veut mourir. Que faire, mon Dieu, que faire ? Pourtant ce n'est pas si loin, la ville ; il serait facile de savoir . . . mais qui envoyer ? Son père ? Non. Tout à coup elle se rappelle les paroles de Jean : " Si jamais vous avez besoin d'un service . . . n'oubliez pas, n'oubliez pas . . . "

— Eh bien, dit-elle, j'irai ; ce pauvre Jean m'aime, . . . il comprend l'amour, il connaîtra mes souffrances, il retrouvera Georges.

Que se passa-t-il dans l'esprit de Jean en entendant Hélène ?

L'espoir lui revint un instant, mais elle parlait avec tant d'enthousiasme, elle aimait tant Georges, qu'il n'entendait pas ses paroles. Il se contenta de dire :

— J'irai.

Et il partit.

Il partit, le pauvre Jean, et dans la grande ville il retrouva Georges, le fiancé de celle qu'il aimait.

— Vous me reconnaissez, M. Georges, dit-il, c'est moi qui aimais Hélène, mais je ne suis pas venu pour vous dire cela. On vous pleure, là-bas. Revenez, revenez.

— Vous pleurez Jean !

— Moi, peut-être, je l'aime tant, voyez-vous, mais . . . vous pleurez vous aussi.

— Oui, je pleure. Ecoutez Jean, je ne suis plus digne d'Hélène . . . j'ai fait un faux . . . si je ne rembourse pas l'argent dans trois jours c'est le dés honneur, la prison, l'exil . . . et la perte d'Hélène . . . Personne, personne pour me sauver, la somme est trop forte.

— Non, monsieur Georges, non, elle vous aime trop. Elle en mourrait ! Je reviendrai, j'ai des petites économies, je les réservais pour le bonheur d'Hélène . . . je reviendrai.

Lorsque Jean entra à son village, Hélène l'attendait en pleurant.

— Eh bien, dit-elle.

— Il reviendra, répondit le grand garçon sans s'arrêter.

Rendu chez lui, il ouvrit un petit coffret contenant toutes ses économies.

— J'ai gagné péniblement cet argent, se dit-il en lui-même, j'ai travaillé ferme. N'aurais-je pas le droit d'être heureux ? Sans mon argent, Georges est perdu et Hélène reviendra à moi. Je veux être

heureux, moi aussi. Mais non elle l'aime trop, d'ailleurs j'ai promis de le ramener, je ferai le sacrifice et ensuite . . .

Trois jours après, Georges sauvé était de retour.

\* \*

C'était fête dans le village. Toutes les maisons étaient pavoisées, l'église avait revêtu ses plus riches parures. Tout le monde se pressait sur la grande route pour voir arriver les jeunes mariés ; un monsieur si riche, avec une si belle demoiselle !

Le pauvre Jean, de sa chambre, voyait tout, comprenait tout. C'était fini, bien fini pour lui. Il ouvrit une fenêtre, le cortège arrivait. Hélène était bien belle avec sa couronne et son voile blancs comme la neige.

Jean prit un revolver qu'il avait acheté à la ville, et debout à la fenêtre il dit presque haut :

— Pauvre Hélène, je t'aime bien et je te perds. J'aurais pu être heureux, je ne l'ai pas voulu. On t'acclame aujourd'hui, on brûle de la poudre pour te saluer, mais chaque détonation me brise le cœur . . . sois heureuse mon ange . . . ma présence t'aurait affligée peut-être . . . Je veux que ton bonheur soit sans nuage . . . ma pauvre mère va pleurer, mais elle comprendra et tu comprendras toi aussi. Si on t'avait enlevé ton Georges, tu serais morte, on m'enlève mon Hélène je . . .

Et comme le cortège nuptial défilait en ce moment, on entendit une détonation Jean était mort ! Le sacrifice était consommé !

*Mathias Filion*

## LA TOMBE

Examinons ensemble cet endroit paisible, discret, où de temps en temps, des sanglots, élans sublimes et douloureux du cœur, y sont entendus, où une suprême séparation a lieu ; c'est la triste demeure des morts, c'est le cimetière, c'est la tombe. Là, aucun écho des bruits mondains ne se fait entendre : tout y est silencieux. L'arbre de la croix, les bras étendus vers le ciel, semble implorer la clémence et la miséricorde divine sur ceux qu'il couvre de son ombre salutaire.

Si quelquefois les portes s'ouvrent, ce n'est pas pour de bruyantes réunions, de gaies équipages ; non, c'est pour donner accès à un cortège funèbre, à une mère désolée qui, déjà veuve peut-être, vient pleurer et prier sur la tombe d'un enfant chéri ; c'est pour recevoir une jeune fille, la figure pâle, les larmes dans les yeux, venant placer de nouvelles fleurs sur la fosse encore fraîche où sa mère repose du dernier repos.

Quelquefois aussi, le pas lourd du fosseyeur et les coups mesurés de son pic viendront troubler le silence effrayant de ces solitudes : hélas ! un autre membre de la grande famille du monde va venir augmenter le nombre des regrettés ! Ici sous les branches pendantes de ces saules, qui semblent méditer les mystères du tombeau, une autre dépouille mortelle viendra attendre l'heure suprême de la résurrection.

O lieu trop souvent éloigné des hommes, quelles pensées salutaires tu inspires à ceux qui vont prier sur tes tombes, au pied de la croix protectrice ! que sont les plaisirs éphémères de la vanité mondaine en comparaison du bonheur éternel que tu promets à ceux qui te méditent ! Hélas ! l'homme oublie trop souvent que toutes les grandeurs humaines n'aboutissent qu'à la tombe, et qu'après lui avoir donné une vie souvent malheureuse, un monument, une pierre seule marquera l'endroit où reposent ses restes mortels et conservera, pour quelque temps encore, le souvenir de son passage parmi les hommes.

Le berceau et la tombe, ces deux extrémités de la vie, sont donc bien propres à nous inspirer de graves réflexions et comme l'a dit un poète :

Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance,  
Sur l'un veille une mère, sur l'autre une croix.

Le berceau donne un monde à l'enfant qui s'éveille.  
La tombe donne un ciel au juste qui s'endort.

J. B. LEMAY.

## NOTES HISTORIQUES

Le CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE fut établi par Mgr Bourget, le 18 janvier 1841.

Le 25 avril 1881, M. l'abbé COLIN est nommé supérieur du séminaire de St-Sulpice.

M. CASSIDY, C. R., M. P. P., est mort le 14 juin 1873, à l'âge de 46 ans. Lors de sa mort, il était maire de Montréal.

L'ECOLE DE MÉDECINE vétérinaire de Montréal, par l'entremise de M. Victor Daubigny et autres, demande des lettres patentes au parlement provincial durant la session de 1886. Elles sont accordées.

Les GALLOIS résidant à Montréal célèbrent pour la première fois la Saint-David, leur fête nationale, le 1er mars 1888, par une séance dans les salles de la " Young Men's Christian Association." Plusieurs femmes portaient le costume national.

Les IROUOIS préféraient la culture de la terre à la chasse. Ils étaient peu belliqueux d'abord, mais ils le devinrent ensuite. L'autorité des chefs était grande ainsi que celle des conseils. Les Iroquois étaient en général doués d'une imagination vive et d'un tempérament passionné, mais d'un caractère fourbe.

Pendant le TYPHUS de 1847, huit prêtres furent victimes du fléau ; voici leurs noms : H. Hudon, vicaire général ; John Richard, Pierre Richard, René Caroff, Patrick Morgan, sulpiciens ; M. Rey, de l'évêché ; M. Thomas Colgan, curé de St-André. M. Etienne Gottofrey, sulpicien, périt à la même époque en sortant par une porte de côté de l'église Bonsecours ; cette porte était élevée de plusieurs degrés et ceux-ci ayant été enlevés, sans que M. Gottofrey le sût, le vénérable prêtre se tua en tombant sur le sol.

NOMS DES RUES.—D'après le Rév. J. Douglass Borthwick, certaines rues devraient leurs noms pour les raisons suivantes. Ils auraient été donnés par M. Dollier de Casson, supérieur du séminaire et représentant des seigneurs de Montréal. Voici : rue St Paul, en honneur du fondateur de Ville-Marie, M. Paul de Maisonneuve ; il ouvrit ensuite la rue Notre-Dame (plus tard la partie Est s'appela Ste-Marie et la partie Ouest St-Joseph, après que ces extensions eurent été faites) ; la rue St Jacques, en honneur de M. Jacques Olier. Après l'ouverture de ces rues, M. Dollier ouvrit les suivantes : St-Pierre, en souvenir de M. Pierre de Faucamp ; St-François (M. François Dollier de Casson) ; son nom fut changé ensuite par Mgr de Laval en celui de St-François-Xavier ; St-Joseph, près de l'église, (patron du Canada) ; la côte St-Lambert, lieu où tomba M. Lambert Closse, dans une escarmouche avec les Iroquois, près de la rue Notre-Dame ; St-Gabriel (patron de M. de Queylus, premier curé de Montréal, et de M. Souart son successeur) ; St-Charles (en honneur de Charles Lemoyne, qui a rendu de grands services au pays). M. Borthwick pense que c'est maintenant la rue St-Vincent, vu que la rue St-Charles actuelle se trouve dans le quartier St-Gabriel. Un lot fut réservé au sein de la ville pour en faire un cimetière ; c'est la place d'Armes actuelle, ainsi nommée en souvenir de la vigoureuse défense de la ville par Maisonneuve, qui tua, de sa propre main, le chef des Indiens qui avaient réussi à s'introduire dans la ville même, en 1644. Ce cimetière avait été fait lors de la fondation du couvent de la congrégation par la sœur Bourgeoys (1654-56). C'est la même sœur qui releva la croix érigée en 1643 par le gouverneur sur la montagne, qui avait été abattue pendant l'hiver soit par une intempérie ou par les Iroquois. Plusieurs autres chemins furent aussi ouverts, qui sont maintenant les rues St-Denis, St-Louis, Ste-Marie, la rue des Commissaires et de la Commune. Ce dernier chemin conduisant à la commune, espace réservé par Maisonneuve, en 1631, pour le pâturage.



## DANS SES CHEVEUX

A MA COUSINE

C'était au bois, une rustique fête  
Dont nous formions un des couples joyeux.  
Le vent soufflait un semblant de tempête  
Dans ses cheveux.

Loin de la rive on vogua sur son ordre.  
Tendre Ottawa que tu nous vis heureux !  
La douce brise augmentait le désordre  
Dans ses cheveux.

Et puis, après, revenus au rivage,  
Folâtre enfant, les courses et les jeux.  
Eurent tôt fait d'encadrer son visage,  
Dans ses cheveux.

Moi, j'admira sa champêtre toilette,  
Son frais minois sous ce voile soyeux.  
J'aurais voulu me perdre, la coquette,  
Dans ses cheveux.

Elle, bientôt, les eût remis en place  
Et découvert son beau front radieux,  
De nos ébats ne laissant nulle trace,  
Dans ses cheveux.

Quand elle eût fait tout ce gentil ménage  
Et complété ces apprêts gracieux,  
Mon pauvre cœur était pris, comme en cage,  
Dans ses cheveux.

*Fridt Olsson*



## D'HISTOIRE-GÉOGRAPHIE CONTEMPORAINE

Commençons donc par chez nous ce simple et rapide aperçu ; c'est de bon aloi dit le proverbe. Parlons un peu de nos mines de la province de Québec, de leur mouvement d'exploitation, de leur avenir présumé.

Pendant que nous semblons, nous, ne faire que peu de cas de cette portion importante des richesses de notre sol, les journaux de l'étranger s'en occupent beaucoup et paraissent nous les envier presque. C'est ainsi que je retrouve, dans un journal de Paris, avec commentaires élogieux, les données inscrites dans le dernier rapport de M. Obalski, ingénieur du gouvernement du Canada, sur nos mines d'amiante, de phosphate et de cuivre.

On voudra bien ne pas trouver mauvais que je saisisse l'occasion de les reproduire ici, du moins en partie.

L'amiante ou abseste est en exploitation dans les cantons de Thetford et de Coleraine, comté de Mégantic, auxquels M. A. N. Montpetit prédisait un si bel avenir dans cette industrie, il y a quelques années passées. On en trouve aussi à Danville et au lac Noir. En tout, seize compagnies existent pour activer ce commerce. Elles ont extrait, l'année dernière, des terrains miniers, 5,919 tonnes d'amiante, représentant une valeur de \$352,260.

Déjà cinq cent cinquante-trois ouvriers trouvent de l'emploi dans nos mines d'amiante, et l'on peut compter sur un progrès sensible d'ici à bientôt dans l'exploitation, étant donnée l'augmentation de 25 % qui s'est produite sur le prix de l'amiante dans le cours de l'année 1889.

D'après le même rapport, nos mines de cuivre, situées dans les cantons de Capelton, Leeds, Ascot et au lac Monphramagog, ont donné 70,955 tonnes de ce minéral, soit pour une valeur de \$720,000.

Enfin, les onze compagnies qui s'occupent de

l'exploitation du phosphate, sur la rivière Lièvre et à Templeton, comté d'Ottawa, en ont extrait, dans la même année 1889, 28,350 tonnes réalisant un total de \$460,950. Notre phosphate est ordinairement expédié, moulu et en sacs, aux Etats-Unis, sur Chicago ou Buffalo, mais on a commencé à le manufacturer, ici dans la province, à Capelton, près de Sherbrooke.

L'on a une preuve de l'exactitude dans l'assertion de M. Obalski que nos phosphates canadiens sont très appréciés sur le marché anglais, par ce fait qu'une puissante compagnie vient de se former à Londres pour exploiter, sur une grande échelle, les phosphates d'Ottawa.

Cette compagnie, au capital imposant de quatre millions de piastres, possède, au nombre de ses promoteurs, les ducs de Westminster, Richmond, Abercorn, Fife, plusieurs marquis, comtes et baronnets et le prince Camille de Polignac. Si la nouvelle est fondée, comme il paraît, la stabilité de cette compagnie ne peut faire aucun doute.

Vous verrez que notre sol n'a pas encore livré tous ses trésors.

\* \*

Avez-vous jamais songé que nous sommes, Canadiens et loyaux sujets de la Couronne Anglaise, citoyens d'un empire qui comprend un cinquième de la surface occupée du globe ? C'est de quoi concevoir de la fierté, vraiment. Pas au point cependant de s'enthousiasmer jusqu'à devenir fédéraliste impérial. Chacun comprend, en effet, qu'un engrenage plus serré de tous les rouages de cette trop vaste machine ne servirait qu'à hâter son prompt, complet et bien pénible détraquement.

Le mot historique de Philippe II d'Espagne : Le soleil jamais ne se couche sur mes états, serait bien plus juste, aujourd'hui, sur les lèvres de l'impératrice des Indes, notre gracieuse souveraine. Mais on dit que la bonne dame Victoria n'a pas de ces fiertés-là. C'est assez pour elle de se sentir reine à Windsor : elle laisse même ses ministres être les rois au Parlement.

Au fait, cependant, l'empire anglais a bien dix millions de milles carrés en étendue. C'est ce qu'a établi, dans une conférence faite à l'Institut de Londres, M. J. Scott Keltie, bibliothécaire de la Société Royale de géographie, dans la métropole.

Les terres britanniques ont donc trois fois la dimension de l'Europe, dix fois celle de l'Allemagne ; elles sont d'un million et demi de milles plus vastes que l'empire russe d'Europe et d'Asie, et dépassent de huit millions de milles carrés l'étendue de la France et de ses colonies, y compris Madagascar. Seul l'immense continent d'Afrique l'emporte sur elles d'un million de milles carrés.

Il faudra rabattre un peu de ces chiffres le jour où notre cher Canada verra luire pour lui, à son heure venue, le soleil de l'indépendance.

\* \*

Revenons à l'Amérique et disons quelque chose du progrès énorme dans le mouvement de la population accusé par le recensement qui se fait, à l'heure qu'il est, chez nos voisins des Etats-Unis.

C'est le onzième recensement décennal dont le premier eut lieu en 1790. En 1880, avec un chiffre de population de 50,153,559 habitants, le recensement indiquait une augmentation de 11,000,000 soit 30 % sur celui de 1870.

Si l'on conserve cette proportion pour la décade qui finit, on arrive au chiffre supposé de 65 millions, c'est-à-dire 15 millions de plus qu'en 1880. Ou bien, en acceptant comme plus probable le calcul du général Montgomery Cunningham Meigs, on trouve le nombre de 67,240,000 habitants.

Supposons maintenant que la même proportion continue pendant chacune des décades du siècle prochain. A ce compte-là, la population se double à tous les trente ans, et nous trouvons, avec le général statisticien, les chiffres édifiants que voici :

ANNÉES	HABITANTS
1890.....	67,240,000
1900.....	89,653,333
1910.....	119,737,777
1920.....	159,620,377
1930.....	212,867,177

1940.....	283,822,877
1950.....	381,763,837
1960.....	509,018,449
1970.....	678,691,265
1980.....	904,921,686
1990.....	1,206,562,248

Et rien n'empêche que ces prévisions là se réalisent avec l'immense territoire colonisable dont dispose l'Union et ses moyens d'attraction. En face de ces chiffres éloquentes, on se demande à bon droit, avec le général Meigs, ce que deviendra l'Europe, vaincue, dès 1950, et dans sa population et dans son industrie, probablement ? A quel rôle elle se trouvera réduite et dans son ensemble et dans chacune de ses puissances ?

Pour nous, il est un sentiment au fond du cœur qui nous dit qu'une nation au moins, de l'autre côté de l'Atlantique, aura toujours sa raison, d'être et de briller au premier rang. Si la France redevient chrétienne comme aux beaux jours, ainsi qu'on a lieu de l'espérer, c'est encore là, comme toujours, que ces agglomérations d'hommes, que ces masses de populations, fixées sur les champs du Nouveau-Monde, iront puiser ce fini de civilisation qui reste à jamais le cachet indélébile des peuples grands et forts.

Qu'importe le progrès matériel, qu'importe le nombre, qu'importe que les villes américaines marchent à pas de géant dans l'accroissement de leur population, là où le génie s'alimente aux sources de la foi, là seulement est le progrès réel.

Elles ne s'en font pas défaut d'augmenter leur population les grandes villes de l'Union. Le tableau ci-après vous en donnera une idée.

C'est celui de la différence de population en 1880 et 1890 pour les cinq principales d'entre elles :

	1890	1880
New-York.....	1,627,257	1,209,299
Chicago.....	1,086,000	503,186
Philadelphie.....	1,040,499	847,170
Brooklyn.....	906,583	566,663
Baltimore.....	432,095	332,313

San-Francisco n'a pas encore fourni son recensement. Mentionnons aussi Washington qui a passé de 147,493 en 1880 à 228,160 en 1890 ; St-Paul, de 41,473 à 130,600 ; Minneapolis de 46,887 à 185,000.

Ce serait presque à donner le vertige si l'on n'avait pas à redouter pour nos frères d'à côté le sort des empires qui ont grandi trop vite, et dont le naufrage gigantesque n'a laissé surnager sur l'océan de l'histoire que de méconnaissables débris.

O mon pays, comme je préfère à cette aveugle marche en avant, toute basée sur la matière, ton progrès plus humble, peut-être un peu lent, c'est vrai, mais calculé et réfléchi, selon les vues de la Providence.

\* \*

A force d'entendre parler de fraîches découvertes d'explorations nouvelles, dans notre siècle révélateur, on serait tenté de croire que la terre n'a plus de lieux secrets pour tous ces hardis pionniers. Détrompons-nous.

D'après les calculs, les plus exacts possibles, d'un savant géographe, il y a encore dans le centre de l'Afrique, dans la Chine et la Sibérie de l'Asie, en Australie et dans l'Amérique septentrionale, de vastes régions inexplorées. Si bien qu'en y ajoutant les zones arctiques et antarctiques où nul être humain jamais n'a mis le pied, à cause des glaces permanentes, on arrive à une étendue équivalente à un quart environ de la surface du globe restant encore inconnue au monde civilisé.

Il y a bien raison de dire avec un poète de mes amis :

En avant les explorateurs !

\* \*

Une nouvelle vient de se répandre qui pourrait bien n'être pas sans influence sur le sort de tout un pays. Il y a de l'or en Irlande. On vient, dit l'*Irish Times*, d'en découvrir à Dunnode, une mine très riche, pour l'exploitation de laquelle une société a été constituée immédiatement.

Puisse un siècle d'or succéder bientôt aux siècles de fer, hélas ! bien longs ! qu'à traversés la malheureuse Hibernie !

La reconnaissance est, parfois, bien tardive. C'est encore beau, dans nos jours d'égoïsme, lorsqu'enfin elle a son heure.

Depuis des siècles, la maison où mourut le grand Christophe Colomb, à Valladolid, en Espagne, servait d'étable et de dépôt de plâtre. La municipalité de la ville a enfin songé à en faire l'acquisition. Elle doit la réparer et la restaurer à neuf pour en faire un musée.

Mieux vaut tard que jamais : honneur à Valladolid pour cette heureuse idée !

\* \* \*

On constate cela avec bonheur, la mémoire de Colomb, l'immortel découvreur, revit enfin, vivace, chez les peuples qu'il a dotés d'une patrie. Le quatrième centenaire de son miracle de navigation soulève déjà les sympathies d'un bout à l'autre de l'Amérique, sympathies qui lui sont acquises depuis longtemps, mais qui ont bien tardé à se manifester.

Ce sont d'abord les Etats-Unis qui se préparent à célébrer 1892 par une exposition monstre, dans Chicago, la reine des grands lacs. C'est là que l'art américain (l'or américain, pour les malins), toujours fier d'imiter la France, veut dresser une tour auprès de laquelle la célèbre tour Eiffel ne serait qu'un pygmée.

La jeune république du Brésil elle-même, parmi les vagissements de son berceau, jette un chant d'acclamation à l'illustre navigateur. Son gouvernement provisoire vient de créer un ordre civil et militaire, sous le nom d'ordre Colomb. Le chef de l'Etat en est le grand maître, le ministre de l'intérieur au Brésil, le chancelier.

Ce n'est pas tout. Sur la proposition de la Société de géographie de Buenos-Ayres, on parle d'élever une statue colossale de Christophe Colomb, en face de la baie de Rio Janeiro, au sommet d'un mamelon qui la commande. Brésiliens et Argentins sont enthousiasmés de cette idée, il n'y a pas à douter que le projet réussira.

C'est au nom de tous les peuples de l'Amérique du sud que sera élevé ce monument de la reconnaissance.

Nous, les Canadiens-Français de la province de Québec, nous avons aussi à cœur de fêter dignement le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Pour célébrer ce grand anniversaire nous aurons, nous, une grande réjouissance, l'inauguration du monument national, le 24 juin 1892. Le dévoué président de l'Association St-Jean-Baptiste de Montréal, M. L. O. David, l'a promis, et il est homme à tenir parole. Succès !

KARL OMAN.

## UN SOUVENIR DE L'ARMÉE DU SALUT

Un dimanche, dans l'après-midi, un bataillon ou plutôt une compagnie de l'Armée du Salut manœuvrait sur une place publique de New-York. Je viens à passer par là en flânant. La curiosité me pousse à renforcer le nombre des badauds.

L'état-major avait établi son quartier-général sous le péristyle assez élevé de l'Hôtel-de-Ville, et dominait la foule. Était-ce la hauteur de l'emplacement ou la pensée de se donner en quelque sorte un cachet officiel qui avait déterminé ce choix ? On peut supposer les deux.

Cinq ou six gaillards, d'une voix débraillée, se mettent à entonner des cantiques. Étaient-ce bien des cantiques ? On me l'a dit ; je l'ai cru. Mais je vous avouerai franchement ma première impression, si irrévérencieuse qu'elle puisse paraître. Cette mise en scène, ces voix filées et forcées à l'extrême me rappelaient les chanteurs ambulants de nos foires.

Je croyais être à une première ; ce n'était qu'une reprise. Tout gamin, en France, j'avais assisté à de semblables représentations, où des voix impossibles chantaient sur les tons les plus lamentables et les plus faux la fin tragique d'un malheureux égorgé ou empoisonné, quelquefois même d'une famille entière assassinée par un Troppmann.

Quelques braves femmes, attendries, portaient leur mouchoir à leurs yeux humides.

Nous, gamins, nous riions de tout, et je crois

même, Dieu me pardonne, que nous essayions, comme des oiseaux moqueurs, de contrefaire le chant des artistes forains.

Heureux temps !

Aujourd'hui, il y aurait peut-être plus à pleurer qu'à rire si l'expérience n'apportait avec elle une bonne dose de philosophie.

Dans la circonstance, j'avoue qu'il me vint quelques envies de rire, heureusement réprimées aussitôt. Mais vers la fin, les voix, fatiguées sans doute, se traînèrent si péniblement sur un mode mineur, que je crus sincèrement que les chanteurs pleuraient. Evidemment on allait procéder à un enterrement. Attendu que cette cérémonie est une de celles qui ne me plaisent guère, comme à beaucoup d'autres sans doute, j'ébauchais déjà un mouvement de retraite, lorsque les dernières notes du cantique s'éteignirent dans un long soupir de satisfaction.

Un grand diable surgit soudain sur le devant du péristyle. D'un geste superbe, mais inutile, il réclame un silence qui lui est depuis longtemps acquis.

La curiosité me retint encore. Le discours serait probablement meilleur que les chants.

Il serait trop long de reproduire point par point cette pièce d'éloquence si remarquable cependant par sa nouveauté. En somme, c'était un réquisitoire en règle contre toutes les religions existantes. Les meilleures ne valaient pas deux sous. La seule vraie, la seule bonne et efficace était naturellement celle de l'Armée du Salut. Dommage, pensai-je en moi-même qu'on ait mis si longtemps à l'inventer.

« L'Armée du Salut, exclama l'orateur, dans un beau mouvement d'éloquence, n'a pas besoin de ces édifices somptueux, plutôt destinés à flatter la vanité humaine qu'à nous révéler la gloire de Dieu. Le Créateur se plaît à voir ses enfants chanter ses louanges dans ce vaste temple de la nature qui a pour voûte sublime la calotte des cieux, pour parquet la terre, pour tapis les gazons, pour décors les arbres et les bosquets, pour flambeau le soleil. C'est à ceux-là qu'il envoie ses bénédictions.

Il ne croyait pas dire si vrai, le prédicateur.

Abrité sous le péristyle, il ne pouvait voir un gros nuage qui s'avavançait sournoisement de notre côté. En moins de cinq minutes, le nuage était au-dessus de nos têtes et nous apportait la bénédiction promise. Un vrai déluge ! C'en était trop à la fois. Ce fut alors une débânde, un sauve-qui-peut général dans le bataillon des Lututistes. Par le fait, ce nom pouvait s'appliquer à toutes les personnes présentes, car tout le monde cherchait consciencieusement à se sauver.

Seul, comme un général qui assiste à la déroute de son armée, impuissant à la retenir, le prédicateur, entouré de ses acolytes, demeurait impassible à son poste. Quelques uns le soupçonnèrent d'avoir prévu le coup ; d'autres le qualifièrent dépités non moins charitables que celles de fumiste.

Franchement, je crois que le bonhomme était complètement innocent. Il n'avait pas été heureux dans sa démonstration. Il avait produit un effet contraire à celui qu'il attendait. Dame aussi, pourquoi ce malencontreux nuage ?...

*Louis de Saintes*

## LE GÉNÉRAL SAUSSIER

(Voir gravure)

Le général Saussier, dont nous donnons aujourd'hui le portrait est, à cette heure, l'une des physionomies les plus intéressantes et les plus attachantes de l'armée française. Sa vie est toute de patriotisme, de dévouement et d'honneur. Né en 1828 à Troyes, il sort de Saint-Cyr à vingt-deux ans. Il se distingue en Crimée, en Italie, au Mexique, en Afrique ; il est partout où l'on se bat pour la France, et il se bat vaillamment. Au moment de la guerre avec l'Allemagne, il est colonel depuis un an. Son régiment fait partie de l'armée de Metz. Il ne peut se ranger à la capitulation et signe, avec quarante-deux officiers, une énergique protestation contre l'acte du maréchal Bazaine.

Emmené prisonnier, le colonel Saussier s'évade, traverse l'Autriche, l'Italie, et rejoint l'armée de la Loire. Il est fait général de brigade en 1871. Deux ans après, les électeurs de l'Aube envoyaient leur compatriote Saussier à l'Assemblée nationale ; il y siège au centre gauche ; il est alors un des rares officiers généraux qui veulent reconnaître la République comme le gouvernement légal du pays, qui acceptent ce régime simplement, loyalement, sans arrière-pensée, sans tapage intempestif et suspect. Dans les débats de l'Assemblée nationale, le général Saussier prend une part importante à la réorganisation de l'armée. En 1875, il refuse la candidature au Sénat pour se consacrer à ses devoirs militaires. Il est fait général de division en 1878 ; l'année suivante, il commande le 19e corps d'armée à Alger ; en 1880, il est au 6e corps à Châlons. Nous le retrouvons gouverneur militaire et commandant de l'armée de Paris.

Tel est le général Saussier. On sait de plus — ou l'on croit savoir, car ces choses-là ne se proclament pas officiellement avant l'heure — qu'au jour suprême où les frontières seront attaquées, le général Saussier doit être investi du commandement de l'armée française. Une telle mission dit plus et mieux que tous les éloges. Mais il est encore chez le général Saussier un trait de caractère que les circonstances ont mis en lumière. A aucun moment la haute situation militaire du général Saussier n'a semblé, aux plus attentifs, porter ombre aux libertés civiles ; jamais un soupçon d'ambition personnelle n'a fleuri sa loyauté de soldat. Il n'a passé dans la politique que pour aider de sa compétence professionnelle à la reconstitution de l'armée et il a laissé à ses anciens collègues de l'Assemblée nationale le souvenir d'un homme qui honorait ses idées et qui n'affichait point des convictions d'emprunt. C'est l'homme du devoir.

## PRIMES DU MOIS DE JUILLET

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUILLET a eu lieu samedi, le 2 août dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	15,121....	\$50.00
2e prix	No.	8,553....	25.00
3e prix	No.	18,862....	15.00
4e prix	No.	5,759....	10.00
5e prix	No.	4,417....	5.00
6e prix	No.	11,158....	4.00
7e prix	No.	1,974....	3.00
8e prix	No.	36....	2.00

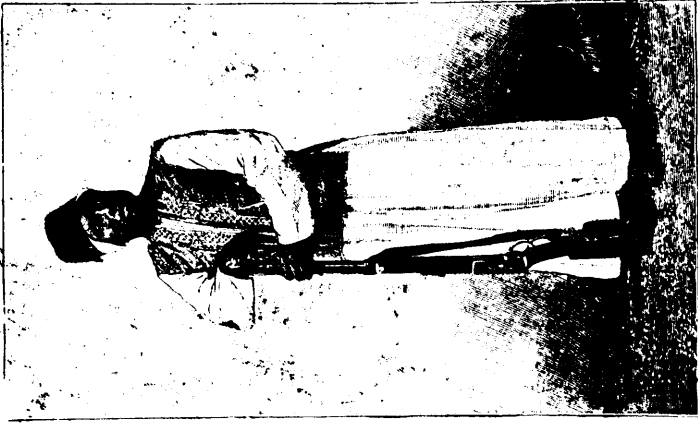
Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

427	5,517	10,813	13,797	19,156	26,855
1,240	5,578	11,210	13,810	21,249	29,341
1,318	5,889	11,445	14,255	21,345	30,256
1,473	6,324	11,627	14,533	22,432	31,062
1,746	6,436	11,944	15,364	22,802	31,287
1,965	6,659	12,251	15,753	22,934	31,476
2,109	7,485	12,393	16,147	23,067	31,882
2,907	7,559	12,613	16,781	23,331	32,233
3,656	7,729	12,623	17,396	23,721	33,410
4,258	8,008	12,945	17,560	24,154	34,218
4,339	8,599	13,241	18,214	25,769	34,382
4,551	8,966	13,251	18,583	26,307	35,196
4,621	9,703	13,428	19,036	26,474	35,530
4,660	9,872	13,543	19,106	26,682	35,630
4,711	10,782				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint Jean, Québec.

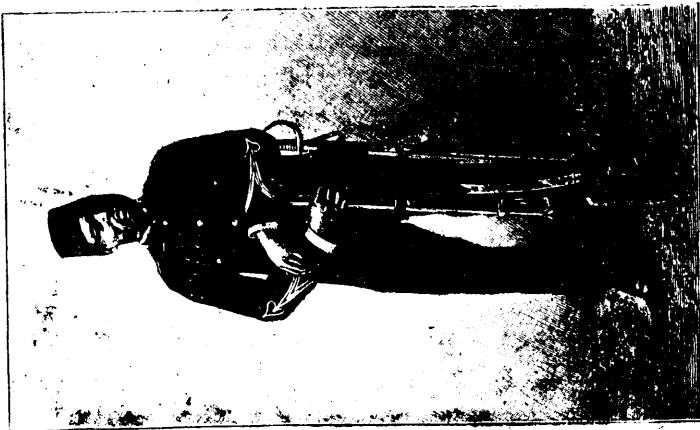




Séhi, oronance de Stanley.



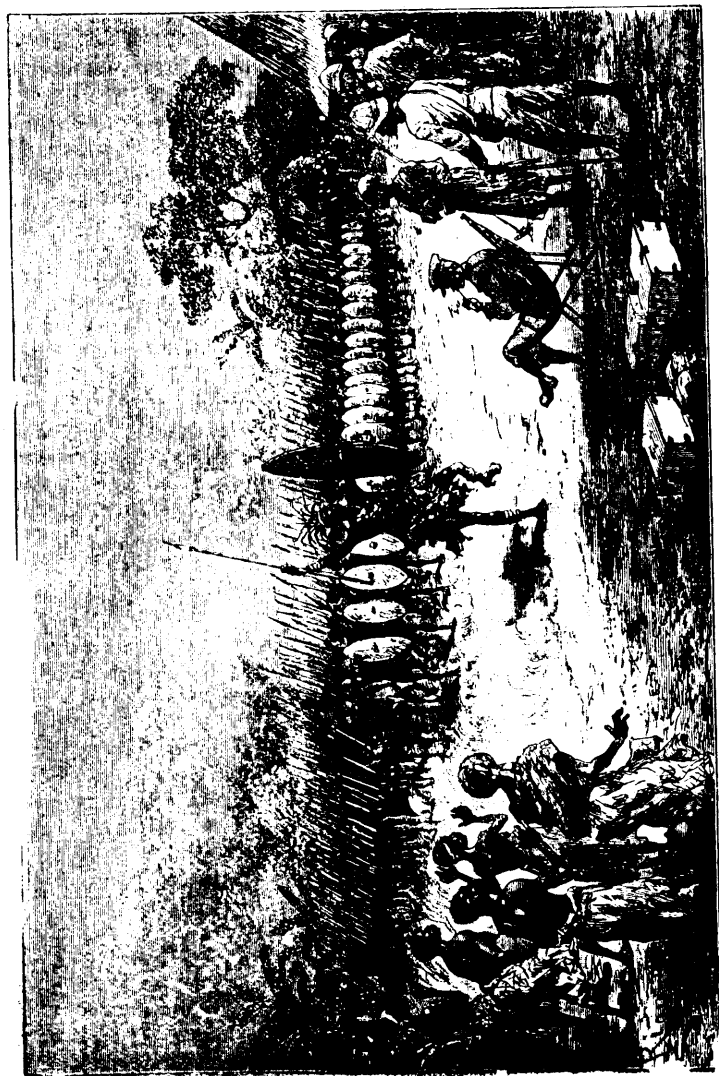
« Emin-Pacha est arrivé! »



Choukri Agha, commandant de Msoua.



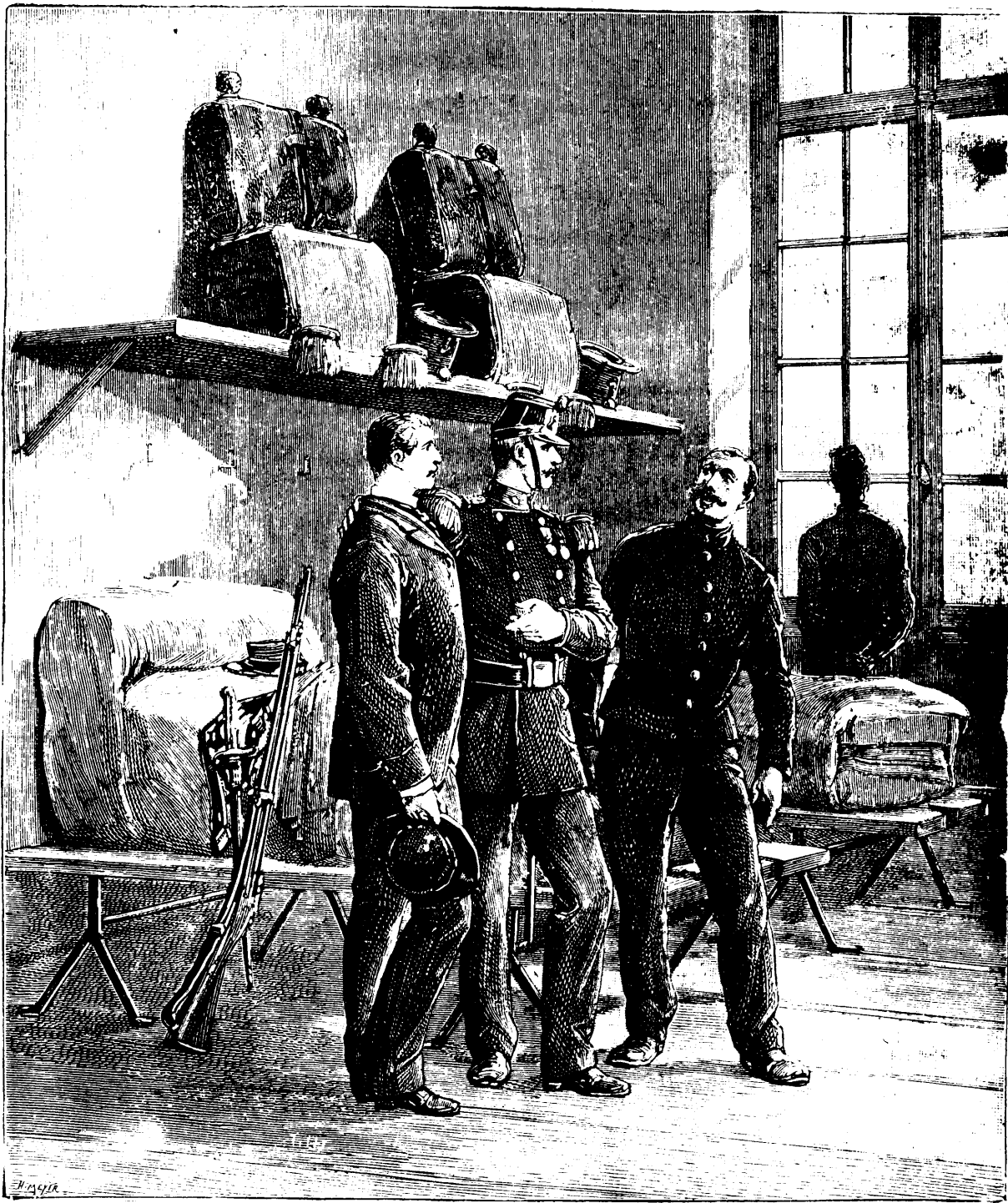
Combat contre les Avisib.



La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni.

LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

## LE REGIMENT, Feuilleton du "Monde Illustré"



Tu lui apprendras à faire son lit, à astiquer son fournement. — Page 214, col. 3

— Je ne puis te le dire maintenant. Plus tard ! Plus tard ! Tu me promets de ne jamais le revoir.

— Cependant . . .

— C'est pour ton bien.

— Je vous le promets.

— Je ne t'en demande pas davantage.

Surprise, elle interrogeait l'oncle de son bon regard ; mais il n'ouvrit plus la bouche. Le soir, César se rendait rue de la Chaussée-d'Antin. Il monta gravement l'escalier brillamment illuminé ; sans s'occuper des regards narquois que laissaient tomber sur ses vêtements communs, son chapeau à large bord et ses brodequins à clous, les laqueux en habit bleu à boutons d'or, en culottes de satin rouge, bas de soie blancs et escarpins vernis.

En haut dans le salon d'entrée, on l'arrêta. Cette figure était trop originale pour ne pas exciter l'attention. On ne connaissait pas César. On refusait de le laisser entrer. Il n'insista pas. Il expliqua qu'il voulait parler au commissaire des jeux

et au croupier qui se trouvait à la table de baccarat le jour où Jacques avait été accusé et convaincu de tricherie. Cinq minutes après, le commissaire entra et ils pénétraient tous deux dans une pièce voisine où travaillait, dans la journée, le secrétaire du cercle. La porte fermée, l'oncle expliqua l'objet de sa visite. Le commissaire, un ancien marin, nommé Serpillon, honnête homme, bien que fourvoyé dans ce tripot, l'écouta sans l'interrompre, et quand il eut bien compris :

— Monsieur, dit-il, ce jeune homme a été surpris en flagrant délit. Il est donc impossible de le défendre.

— Chuppogeons un moment, dit l'oncle, qu'on ait voulu lui faire arriver de la peine ? une vengeance ou n'importe quoi, je ne chais pas, je cherche. Chuppogeons donc . . .

— Eh bien ?

— Eh bien, était-il impocheable à quelqu'un de la partie de mettre les cartes dans le jeu de mon neveu.

— A quelqu'un de la partie ? Impossible. Oui,

Aucun joueur autre que le banquier et le croupier ne touche les cartes.

— Ah ! vous dites : aucun joueur autre que le banquier et le croupier. Retirez le banquier car je vous le dis, mon neveu qui tenait la banque est innocent. Recte le croupier.

— C'est un honnête homme.

— On est toujours un honnête homme, jusqu'au moment où l'on devient un coquin, fit l'oncle avec philosophie.

— Mais, monsieur, quels soupçons avez-vous ?

— Rien, je cherche. Le croupier ? de qui tient-il les cartes ?

— D'un garçon.

— Ah ! et c'est tout ? Pas d'autre intermédiaire ?

— Non.

— C'est bien chertain ?

— Absolument certain.

— Eh bien, monchieur le commichaire des jeux, dit l'oncle très grave, celui qui a mis les cartes fauches dans le jeu de mon neveu, c'est ou le croupier lui-même ou le garçon !

—Je vais les faire venir, dit Serpillon.

—Chéparément. Et je voudrais être cheul avec eux.

—Soit.

Serpillon sortit. Le croupier entra presque aussitôt. L'oncle le dévisagea d'un coup d'œil. Mais Jules, le croupier, avait une figure blanche, froide et morne, derrière laquelle il était impossible de découvrir l'âme. Il sauta et demanda :

—Vous avez désiré me parler ?

—Monchieur, dit César, je suis très riche. Je vous offre cinquante mille francs chi vous voulez m'ê dire qui a mis les cartes dans le jeu du jeune chergent d'infanterie, l'autre jour ?

Jules eut un imperceptible tressaillement, mais aussitôt :

—Qui ? Mais personne autre que lui-même, monsieur.

Cinquante mille francs, c'était une somme, mais le croupier tenait à sa place qui bon ou mal an lui rapportait davantage.

Il sortit. L'homme était de marbre. Il avait fait, pour quelques mille francs, de complicité avec Patoche, une vilénie, mais cette vilénie serait ignorée toujours. Cela rentrait dans ses petits bénéfices. César lui offrit-il une fortune, en révélant la vérité, il se perdait. Il aimait mieux se taire. L'oncle ne fut pas plus heureux avec le garçon. Celui-là était innocent, on le sait. Il ne comprit rien à ce que César lui demandait. Le bonhomme sortit du cercle, reconduit par Serpillon.

—Croyez-moi, monsieur, disait le commissaire, une bonne semonce à votre neveu, cela lui sera plus profitable que toutes ces recherches. Au revoir, monsieur.

Mais l'oncle, ses gros sourcils froncés, ne répondit pas. Sa conviction, il la gardait tout entière. Jacques était innocent. Patoche avait joué un rôle en cette intrigue. L'oncle pressentait des dangers amoncelés sur la tête de son neveu.

—Heureusement, je veille ! murmura-t-il.

Et se souvenant des trois faux si chèrement achetés :

—Et j'ai une bonne arme entre les mains. Laissons venir les événements, sans trop les craindre !

*Fin de la première partie*

## DEUXIÈME PARTIE

### I.—CAS DE MORT

Bernard venait de franchir la grille de la caserne de la Pépinière. La veille avait été son dernier jour de liberté ! Il devait, conformément à l'ordre de son engagement, rejoindre son régiment à Nancy. Il avait fait le voyage de Paris à Nancy avec sa mère et sa sœur. Depuis deux jours le colonel de Cheverny avait pris le commandement du 145<sup>e</sup> et depuis deux jours aussi Jacques était à la caserne, son congé terminé. Il faisait un soleil brûlant et les murs blancs des grandes et massives constructions, entourant la cour spacieuse de la Pépinière, renvoyaient des rayons qui aveuglaient.

Près de la grille, le fonctionnaire se promenait lentement, le fusil sur l'épaule. Il jeta sur Bernard un regard indifférent. Sur un banc de pierre, devant le corps de garde, un sous-officier, en tenue de service, cuisait au soleil. Bernard l'aborda poliment. L'autre le laissait venir :

—Sergent, je suis engagé volontaire. Je viens rejoindre mon régiment.

—Conditionnel ?

—Non, engagé par goût.

—Ah !

Il appela un homme de garde qui sortit du poste :

—Foureau, tu vas conduire ce bleu chez le major. Comment vous appelle-t-on ?

—Bernard de Cheverny.

—Vous êtes parent du colonel ?

—Son fils.

—Ah ! ah ! dit le sergent en se levant, évidemment intrigué. Et vous vous engagez, au lieu d'entrer à Saint-Cyr et à Polytechnique ? Nous

avons donc fait des bêtises et papa veut nous punir en nous coupant les vivres ?

—Mais non, sergent, je vous assure, dit Bernard en riant. J'ai l'ambition de devenir officier en passant par le rang, voilà tout. Je ne serai pas le premier et il y a dans l'armée d'illustres exemples.

—D'illustres veinards, surtout. Enfin, ça vous regarde.

—Je me permettrai de vous demander un service, sergent.

—Quoi ?

—Bien que familiarisé avec la vie du soldat, je serai certainement très gauche, aujourd'hui. Je connais un de vos camarades, le sergent Jacques. Voulez-vous me faire conduire à lui ? s'il est libre, il me pilotera.

Le sergent avait fait un geste de surprise. Il eut un sourire ironique :

—Ah ! vous connaissez Jacques, vous ? Jolie connaissance. Un conseil. Ne vous vantez pas trop de cette amitié, si vous voulez rester bien avec vos supérieurs immédiats.

Et se retournant vers le soldat qui attendait :

—Foureau, conduis le bleu au major.

Il se rassit, le dos contre la grille, le soleil sur les jambes, faisant éclater comme un charbon ardent son pantalon rouge. Le dernier mot du sous-officier avait rendu Bernard inquiet. Que s'était-il passé ? Quel accueil avait-on fait à Jacques ? Il avait hâte de revoir son ami. Il suivait le soldat, son guide, dans les interminables corridors de la caserne.

—Alors, t'es le fils au colo ? fit Foureau.

—Oui.

—C'est drôle tout de même, dit le soldat avec philosophie.

Et s'arrêtant devant une porte :

—Tiens, entre là. Tu payeras un litre, quand je descendrai de garde ?

—Volontiers.

Dix minutes après, Bernard, immatriculé, faisait partie de la 1<sup>re</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon, la compagnie de Jacques. Il sortit avec le sergent-fourrier qui le conduisit au magasin d'habillement, chez le bottier, chez l'armurier. Chargé de ses effets, il monta au deuxième étage, suivant le fourrier qui poussa une porte et entra dans une chambre. Elle était vide, au moment où ils entrèrent, mais presque en même temps qu'eux y pénétrait, par une autre porte qui donnait sur les chambres des sous-officiers, un grand garçon qui, à la vue de Bernard, laissa échapper un cri de bonheur. C'était Jacques.

Ils se serrèrent la main. Bernard regardait son ami, très ému. Jacques, en trois ou quatre jours, avait bien changé. Il avait pâli, ses yeux étaient inquiets, son front s'était ridé, ses joues s'étaient creusées. Bernard remarquait tout cela. Et en voyant le ravage que trois jours seulement avaient amené chez le robuste garçon, Bernard, pour la seconde fois, se demandait :

—Que s'est-il passé ?

La présence du fourrier empêcha Bernard de s'informer. Les deux sous-officiers, qui devaient se connaître, puisqu'ils appartenaient à la même compagnie, ne s'étaient pas salués. Ils ne s'adressaient pas la parole. Deux rangées de lits, de chaque côté des trois hommes, étaient alignées sur des châlits de fer. Les tréteaux supportaient des planches un long sac bourré de paille, un matelas, les draps et la couverture, un traversin sur lequel le drap s'enroulait. Au dessus des lits, sur des planches, étaient symétriquement rangés les effets d'équipement, la capote roulée. Au milieu de la chambre, accrochée par des cordes au plafond, la chambre à pain, placée là comme un trapèze. Au fond, le râtelier pour les fusils. Au milieu, une table graisseuse avec des bancs de bois.

A ce moment éclata, dans la cour, une fanfare de clairons et de tambours, en même temps que retentissait le pas rythmique et cadencé d'un régiment. C'était le 145<sup>e</sup> qui rentrait de l'exercice. On entendit quelques commandements brefs, puis tout à coup une avalanche monta les escaliers. Les soldats, se bousculant, criant, quatre à quatre, grimpaient les marches et se précipitaient dans leurs chambres respectives. Les premiers arrivés s'emparèrent de deux énormes cruches en grès, posées pleines d'eau dans un coin et burent à même

pendant qu'un autre, avisé, plongeait un arrosoir dans un seau et l'élevait en l'air, en recevant le jet dans la gorge. Ils avaient très chaud et dans la chambre aussi, malgré les fenêtres ouvertes et les courants d'air ménagés, la chaleur était étouffante. Ils se repassèrent les cruches à tour de rôle. Et quand ils eurent bu, ils rangèrent les fusils au râtelier, enlevèrent leurs tuniques et se mirent à l'aise.

Et tout à coup, alors seulement, ils aperçurent les deux sous-officiers qui causaient avec Bernard et les effets que celui-ci venait, avec ses armes, de déposer sur un lit.

—Tiens, un bleu ! firent ils en chœur.

Et ils se rapprochèrent. Un bleu, par cette chaleur là, c'était une aubaine. Il payerait à boire. Jacques disait à Bernard :

—Je suis de semaine. Je ne suis pas libre et il faut que je vous quitte. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Je tâcherai de vous revoir avant l'appel. En attendant, et pour vous débrouiller, je vais vous faire faire la connaissance d'un brave garçon, gai et bon enfant.

Il appela :

—Belhomme !

—Sergent ! dit un petit soldat râblé, déluré, guilleret.

—Voici Bernard de Cheverny, le fils du colonel. Tâche d'être son camarade de chambrée et rends-lui tous les petits services que tu pourras. Tu lui apprendras à faire son lit, à astiquer son fournil, à nettoyer son fusil. Enfin, c'est compris ?

—C'est compris, sergent.

—Adieu, Bernard. Bon courage, ami.

—A ce soir, Jacques.

Le sergent-fourrier disait au caporal de la chambrée :

—Est-ce que vous avez un lit vacant chez vous ?

Le caporal, un vigoureux soldat à l'air naïf, le visage piqueté de taches de rousseur, fit le tour de la chambre.

—J'en ai un, dit-il, et encore c'est le lit de Lupin, qui a écopé de quinze jours de prison hier.

—Provisoirement vous vous y installerez, dit le fourrier à Bernard.

—Je serai votre voisin, dit Belhomme. Comme ça tombe !

Bernard tendit la main au petit soldat.

—Pourquoi ne me tutoies-tu pas ?

—Ma foi, tu as raison, ça vaut mieux !

Le fourrier était parti. Presque aussitôt il entra et jeta une paire de draps sur le lit.

—Tenez, voici vos draps.

Et il s'en alla.

—On t'en donnera comme ça une paire toutes les trois semaines en été, tous les moins en hiver, du 1<sup>er</sup> octobre au 30 avril. Tu sais, tu ne seras pas malheureux. Oh ! pas parce que tu es le fils du colo ; ça ne t'exemptera pas des corvées. Mais à la première du mois, c'est franc, n'est-ce pas, vous autres, que c'est franc ? dit Belhomme aux soldats.

Ils furent du même avis et dirent :

—Oui, c'est franc. Les chefs sont raides, mais pas d'injustice.

—Et on trime !

—Oh ! ça, faut pas être rossard ni tirer au grenadier. Réveil à cinq heures. Tarata. Tu entends demain matin. Exercice de six à huit. Gamelle à neuf. Chouette, hein, la gamelle ? tu verras ! Puis corvées, théorie de onze heures et demie à midi et demi. Exercice de une heure à deux heures, puis corvées. Gamelle à cinq heures. Chouette, hein, la gamelle ? Le reste de la journée, théorie, corvées, etc. Après, on est libre. Oh ! tu seras très heureux. Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer. Et la haute paye. Tu n'y penses pas ? T'as de l'os ? tant mieux. Avec ça, nous autres, nous n'espérons pas voir les premières représentations ; mais enfin on peut se dire qu'un jour viendra où nous assisterons aux solennités théâtrales.

—Quand cela ?

—Bédame ! si nous entrons, notre temps fini, dans le corps des sapeurs pompiers.

Le caporal qui les écoutait se mit à rire. Belhomme s'inclina cérémonieusement :

—J'ai l'honneur de vous présenter le caporal Martin, de la première du troisième, le meilleur homme du monde, quoique raseur.

—Belhomme ! fit le caporal en fronçant ses gros sourcils.

—Ce n'est pas lui qui a inventé la poudre sans fumée, dit le soldat tout bas à Bernard, mais c'est un brave homme. Il a fait tout ce qu'il a pu pour apprendre sa théorie, juste assez pour recevoir les galons de laine, mais il a échoué pour le grade de sergent. Il sait à peine écrire. Il essaye tous les soirs. Ceux qui savent lui donnent des leçons, mais il a une caboche de fer. Alors, comme il n'a pas de veine, on l'a surnommé dans la compagnie : le caporal Fiche-la-Guigne.

—Tu as la langue bien pendue, toi ! Quelle était ta profession avant d'être soldat ?

Belhomme frisa une moustache à peine perceptible.

—J'appartenais au monde des théâtres.

—Ah ! en quelle qualité ?

—J'ai été acteur à Paris et dans les grands théâtres de province, mais j'avais une spécialité, je n'ai jamais joué que dans les pièces militaires. Ah ! que c'est amusant les drames militaires. Tu n'en as jamais vu ? C'est dommage ! Ce sont les simples soldats, ou les sergents au plus, qui donnent des conseils aux généraux et leur enseignent la manière de gagner la bataille ! Ah ! les bons vieux drames, avec les drapeaux enlevés dans les charges héroïques, au milieu des cris : Vive la France, et de la fusillade, avec des guêtres bien blanches ou des bottes bien vernies ; avec la visite du général aux grand'gardes, le soir, la veille de la bataille ; avec la croix reçue en plein combat, au milieu des morts, pendant qu'on tient dans ses bras un drapeau ennemi tout déchiré par les balles, et que le général vous dit : " Mais tu es blessé ? " et qu'on répond : " Ça ne sera rien, mon général, une égratignure " et qu'on s'évanouit dans les bras des officiers qui vous admirent ! Ah ! les bons vieux drames, avec la cantinière qui vous offre à boire et qui ne vous fait pas payer ! avec l'entrée, musique en tête, dans les villes conquises où l'on trouve tout de suite de belles filles qui vous adorent et qui sont toutes millionnaires. Maintenant, il n'y a plus rien de tout cela ! Dans ce temps-là, on n'avait qu'à se faire tuer, c'était à la portée de tout le monde. Tandis qu'à présent...

—A présent ?

—Il faudrait quasi être savant pour avoir le droit de se faire trouer la peau. Mais tu me fais bavarder, toi. Ça t'amuse, moi aussi, mais ça me donne soif.

—Nous irons tous nous désaltérer à la cantine tout à l'heure.

—C'est pas de refus si tu veux payer ta bienvenue, parce que moi, vois-tu, le porte-monnaie, c'est peau de zèbe, peau de balle et balai de crin. Dis donc, il te manque pas mal de choses. As-tu tes effets de petit équipement ?

—Non.

—Alors viens. Sais-tu ce que tu vas recevoir. Ecoute-moi ça.

Et sur un ton lamentable, tout d'une traite et sans reprendre haleine :

—Boîte à cigares nécessaire d'armes, paires de bretelles, brosse à bouton, brosse à reluire, brosse à fusil, brosse à habits, brosse double à soulier, caleçon, calotte, chemise, paire de ciseaux, courroie de capote, cravate, dé à coudre, étui d'habit, musette, fiole à tripoli, gamelle, assiette, paire de gants, guêtres en cuir, guêtres en toile, martinet, mouchoir, patience, pompon, sac de petite monture garni, sac de petite monture vide, sachet à cartouches, paire de souliers, sous-pieds de guêtres, tampon de fusil, quart, gourde, trousse garnie, trousse vide. Ouf ! Suis-moi, je t'apprendrai comment on se sert de tout cela.

Sur le seuil, près de la cloison qui empêchait les courants d'air, ils croisèrent Fiche-la-Guigne qui dit gravement à Bernard :

—Et si vous avez besoin d'un conseil, adressez-vous à moi. Pour ses hommes le caporal est un menteur.

—Un menteur ! fit Bernard à Belhomme.

—Il a voulu dire mentor. Il est bête à faire pleurer un vésicatoire. Et avec cela, il sait se faire obéir, et jamais de punitions !

Le caporal décoiffa Bernard :

—Si vous paraissez demain à l'appel avec cette crinière-là vous ne couperez pas deux jours de con-

signe. Attention, hein, Belhomme ? Tu es responsable.

—Pourquoi nous coupe-t-on les cheveux comme ça, caporal. Ça nous rend si laids ?

—C'est pour empêcher le soldat français d'être irrésistible. Le sexe est toujours charmé de s'appuyer sur le bras d'une culotte rouge.

—Tu vois, dit Belhomme en dégringolant l'escalier. Il est encore un peu de l'ancienne école, Fiche-la-Guigne. Mais pour ce qu'il s'agit de la consigne, inflexible comme un roc. Un vrai soldat tout de même. La chambrée se fiche de lui, mais elle l'adore. Et les volontaires aussi. Et les réservistes ! Tu verras cela dans huit jours aux manœuvres. C'est franc !

Vers cinq heures, toutes les courses étant faites Bernard se trouva libre. Belhomme l'avait quitté au moment où l'on sonnait le rata.

—Nous nous reverrons ce soir, hein, vieux ?

—Oui. Mais que vais-je faire jusqu'à ce soir ?

—Promène-toi.

Bernard se trouvait un peu isolé dans cette grande cour nue où le soleil cuisait toujours le gravier. Ces hautes murailles l'enserraient de leur tristesse et semblaient menacer de retomber sur son cœur. Hier encore, il était libre. Maintenant il ne s'appartenait plus. Sa vie allait être désormais remplie par une suite continue de petits devoirs rudes qui ne lui laisseraient pas souvent le loisir de rêver, car lorsqu'il rentrerait le soir à la chambrée, il tomberait harassé sur son lit et s'endormirait vite. Il songea qu'il pourrait profiter de ces heures de liberté qui lui restaient, avant l'appel qui avait lieu avant neuf heures, pour aller embrasser encore une fois sa mère.

Mais Marguerite avait pleuré, et aussi Bernette, en le voyant partir. Ce serait de nouvelles larmes, s'il reparaissait. Elles n'iraient certainement pas s'installer à la campagne avant une quinzaine de jours. La comtesse était provisoirement installée à Nancy. Il avait donc le temps de la revoir, de courir l'embrasser en une minute de liberté. Il resta. C'était à Jacques surtout qu'il songeait. C'était Jacques qu'il eût désiré voir et avec lequel il eût voulu causer. Il remonta dans la chambrée. Dans l'escalier il rencontra le caporal qui descendait.

—Savez-vous, caporal, où je pourrais rencontrer le sergent Jacques ?

—Je viens de le voir rentrer chez lui.

—Où est sa chambre ?

—Juste en face de la nôtre.

—Merci, caporal.

—Pas de quoi à votre service. Le caporal est le père de ses hommes. Ainsi, jeune homme, vous régalez la chambrée, ce soir.

—Certainement, caporal.

—A quelle heure ?

—Dame ! caporal, c'est à vous de fixer, moi, je suis libre. Ce sera sept heures, si vous voulez... je dînerai à la cantine, et, si vous voulez recommencer à cette heure-là, malgré votre gamelle.

—Merci. Défendu, ce que vous me demandez là.

—C'est bien, caporal.

Bernard acheva de monter l'escalier. Il frappa à la porte de la chambre du sous-officier.

—Entrez !

Il poussa la porte. Une chambre étroite, mais très propre, aux murs blanchis à la chaux. Deux lits, un de chaque côté. Une armoire au fond servant aux deux sous-officiers qui occupaient la chambre. Une malle sous chaque lit. Entre les lits une table. Et sur le lit, Jacques, étendu, les mains sous la tête, rêvant. Quand il aperçut Bernard, il se redressa :

—Je vous attendais, dit-il. J'ai une demie heure à moi. Nous pouvons causer.

Et tout à coup il mit devant ses yeux ses mains crispées. Il avait du sanglot.

—Voyons, Jacques, un peu de calme, mon ami. Dites-moi tout.

—Oui cela me soulagera. J'ai le cœur gonflé ! Il éclaterait s'il ne trouvait pas un autre cœur où verser sa confiance.

—Parlez !

Alors, Jacques, d'une voix basse, comme s'il eût craint qu'on ne l'entendit, profondément ému, raconta la triste histoire de son arrivée et de

son installation au 145e. Ah ! il se doutait bien, à Paris déjà, de l'accueil qui lui était réservé. Tous les sous-officiers du régiment, comme tous ceux de la garnison sans doute, infanterie et cavalerie, comme tous ceux du 6e corps tout entier peut-être, étaient instruits de ce qui s'était passé au cercle de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Comment cela se faisait-il ? Oui, un journal parisien avait raconté la navrante scène et c'était ce journal, marqué d'un coup de crayon, que le colonel de Cheverny avait reçu ! Mais les sous-officiers ? Était ce le même ennemi, mystérieux, qui les avait renseignés ? Toujours est-il que, dans le 145e où maintenant on le connaissait, il ne sentait autour de lui que du mépris. Chaque heure de la vie de Jacques depuis son arrivée à Nancy, depuis qu'il se retrouvait en contact avec ses camarades, lui avait apporté une blessure nouvelle. Il avait tendu la main aux sous-officiers. Ils s'étaient détournés avec ostentation. Les nouveaux règlements obligent les sous-officiers à se saluer entre eux. Jacques ne reçut aucun salut. Il le remarqua bien et n'osa se plaindre.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'en dehors de la vie réglementaire qui l'obligerait à de perpétuels contacts avec ses camarades, mais sous l'œil sévère des officiers, il se retrouva dans l'existence plus intime de la pension, à la cantine, de la chambre, surtout, et de la bibliothèque. A la pension personne ne lui adressa la parole. Il semblait un inconnu, un étranger pour ces jeunes gens. En dehors du service, personne ne paraissait le remarquer. Ils l'avaient mis à l'index. Le soir, à la chambre, il se trouva en face d'un sergent âgé de vingt-deux ans, élégant, soigné, à l'œil bleu très dur, au menton carré.

Il s'appelait Michel. Il était très estimé. Comme Jacques, il se préparait à l'école de Saint-Maixent. La conformité de goût, de rêves, de travaux, aurait dû les rapprocher. Jacques, la tristesse dans l'âme, fit les avances :

—Michel, dit-il, nous sommes destinés à vivre l'un près de l'autre.

—En effet, on ne choisit pas toujours ses compagnons.

—Je ne relève pas le sens injurieux de vos paroles. Je comprends bien, comme vous le pensez, pourquoi l'on m'a fait au régiment un pareil accueil. Devant les autres, je ne me défendrai pas, car je n'aurai avec eux que les rapports qu'exige le service. Mais avec vous, ainsi que je vous le disais, ce n'est pas la même chose. Nous habitons la même chambre. Ce serait un supplice pour vous comme pour moi, si il existait entre nous un malentendu.

—Il n'y a pas de malentendu possible. Voulez-vous répondre à mes questions ? Elles seront courtes et je n'en ai que trois à vous poser.

—Soit.

—Vous êtes bien le sous-officier Jacques, retour du Tonquin ? Il n'y a pas un autre sergent, médaillé portant le même nom ?

—La méprise est impossible. Continuez.

—C'est bien vous qui avez été surpris, dans je ne sais quel tripot de Paris, en flagrant délit de vol au baccarat ?

—C'est moi.

—Et vous êtes surpris que vos camarades du 145e vous tournent le dos ? Vous êtes étonné qu'ils ne vous parlent point ?

—Non, je vous ai dit que je m'y attendais.

—Voici ma troisième question : Comment avez-vous eu l'audace de reparaître au régiment où vous déshonorez non seulement vos galons et la médaille que vous portez, mais vos camarades sur lesquels rejaillit votre honte ? Dans l'armée, les fautes sont impersonnelles. Celle d'un membre rejaillit sur la famille entière. Comment n'avez-vous pas eu le courage de vous faire sauter la cervelle ? Vous vous êtes bien conduit au Tonquin. Nous savons cela. Vous n'êtes pas un lâche. Répondez !

—C'est bien simple. Coupable, je serais déjà mort. Je n'ai pas voulu mourir, parce que je suis innocent.

Michel haussa les épaules.

—Et le flagrant délit ? Qu'en faites-vous ?

—Je ne puis rien vous expliquer. Certainement le mystère s'éclaircira. Alors, vous regretterez, tous, votre mépris et vos dégoûts. Mais

quand, mon Dieu ? Comment ? Je ne sais pas !

—Eh bien, ce jour-là, quand vous prouverez votre innocence, je serai le premier à vous faire publiquement des excuses. Mais d'ici là ?

—D'ici là ? interrogea Jacques anxieux.

—Je suis bien obligé de vous considérer comme un voleur.

Il dit le mot brutalement. Jacques eut un nuage devant les yeux. Mais il avait l'âme fortement trempée. Il eut un sourire désolé et dit :

—Plus tard, j'ensuis sûr, Michel, vous regretterez, oui, vous regretterez, vous et les autres.

Ce devait être un supplice de vivre ainsi. Et ce fut la vie de Jacques pourtant. Cette scène qui se passa dans la chambre se renouvela à plusieurs reprises et non seulement dans la chambre mais partout où se réunissait entre eux les sous-officiers. Les chefs de corps venaient, à cette époque d'être invités, suivant les ressources du casernement, à aménager une salle spéciale destinée aux sous-officiers. Dans cette salle, placée à proximité de la bibliothèque, les sous-officiers avaient la possibilité de se réunir pour lire, pour travailler, faire leur correspondance, et ils avaient l'autorisation d'y fumer et de jouer aux jeux dits de bois, dominos, lotos, échecs, dames, etc. Chaque fois que Jacques entrait là, personne ne faisait attention à lui. S'il adressait une question, personne ne répondait. Un jour, le sergent-major dit :

—Si nous faisons une table de baccarat !

Tous les sous-officiers relevèrent la tête. C'était une provocation directe. Jacques se leva triste et grave :

—Ce que vous faites est lâche.

—Il est inutile de nous insulter, dit le sergent-major. Vous savez bien que personne ici n'a envie de se battre avec vous.

—C'est être doublement lâche, puisque vous m'insultez avec l'intention de ne pas m'en rendre raison.

—Il a raison, major, dit Michel, le silence vaut mieux.

Jacques eut, dans les traits, une contraction douloureuse.

—Mon Dieu, murmura-t-il, trainerai-je donc ce fardeau toute ma vie ?

Il s'isola dans un coin de la salle, prit un livre et parut ne plus faire attention à ce qui se disait. Mais il ne pouvait s'en dégager complètement. Et il entendait le sergent-major, d'une voix sèche et tranchante, dire :

—Domage pour le 145e, ce qui arrive. On devrait mettre un crêpe au drapeau. Le régiment est de formation récente. Nous sommes tenus à d'autant plus de scrupules. Mais nous avons également le passé à nous rappeler. Ce monsieur l'ignore sans doute. Nous n'avons jamais eu que de l'honneur. Il fallait monsieur Jacques pour nous changer un peu.

Jacques se leva, blême, et en chancelant gagna la porte. Il entendit, derrière lui, des rires méprisants. Si toute sa vie de soldat, désormais, devait se passer ainsi, certes, il préférerait le suicide. Il avait voulu leur dire, une fois pour toutes et ne plus revenir sur ce sujet, qu'il était innocent. Ils ne l'avaient pas cru. Et il ne pouvait leur prouver cette innocence. Toutes ces scènes et cette vie, ainsi commencées et qu'il prévoyait ne devoir jamais changer, avaient abattu Jacques. Il ne se sentait plus l'énergie de réagir. A quoi bon ? Il ne pourrait jamais faire qu'on ne le crût pas coupable. Il s'abandonnait à cette destinée. Voilà pourquoi il était si triste, pourquoi Bernard, en arrivant, l'avait trouvé si changé.

Telle fut l'histoire qu'il raconta au soldat. Et quand il eut fini, ses larmes jaillirent. Il étouffait ; depuis trop longtemps il avait envie de pleurer. Cette douleur était trop profonde, ce désespoir trop grand, pour que Bernard songeât même à le consoler. Il dit seulement à Jacques, en lui prenant la main :

—N'oublie pas que je suis près de toi et que je t'aime comme si tu étais mon frère.

C'était la première fois qu'il le tutoyait. Ces paroles allèrent droit au cœur du pauvre garçon, car ses larmes redoublèrent et il appuya la tête sur l'épaule du soldat, en murmurant dans ses sanglots :

—Si tu savais comme je souffre !

Une sonnerie dans la cour le fit trasailir.

—On sonne au sergent de semaine. Adieu, tu sais que ta soirée est libre. Si tu veux aller la passer chez ta mère. Pourvu que tu sois rentré pour l'appel de neuf heures.

—Il est sept heures. Non, je ne sortirai pas. D'autant plus que j'ai donné rendez-vous à toute la chambrée.

—Où cela ?

—A la cantine, parbleu !

Jacques sourit.

—Tu trouveras le vin mauvais !

—Peut-être. Il me semble qu'à la cantine on ne doit pas boire comme avant d'être soldat. Le vin n'est pas meilleur, mais on le boit autrement.

Bernard sortit pour rejoindre ses nouveaux camarades. Belhomme était en train de lui faire son lit et de préparer tout son fournement. Et Jacques, l'ayant regardé partir avant de descendre, se disait :

—Il a la foi. Moi, je ne l'ai plus. On est trop injuste pour moi.

Le soir, avant l'appel, toute la chambre disponible était réunie à la cantine de Mme Catherine, la veuve d'un musicien du 145e, mort quelques mois auparavant. Catherine était encore jeune, accorte et robuste. Gaie, exéburante, ayant le mot pour rire, elle ne volait pas les soldats et souvent même leur faisait crédit, en se cachant des officiers. On l'aimait.

Nous ne raconterons pas cette soirée dans tous ses détails. On y mangea, car la gamelle était loin et Catherine dut servir du saucisson, du jambon et du fromage. On y fuma. La grande salle fut bientôt emplie d'un nuage opaque où apparaissaient à peine les képis rouges. On y but aussi beaucoup. Belhomme qui, selon l'expression de ses camarades, la connaissait dans les coins, avait conseillé à Bernard de ne pas faire de grandes dépenses.

—Du vin ordinaire, vois-tu, ça suffit. Pour deux raisons : d'abord parce qu'il y en aura davantage et ça durera plus longtemps. Ensuite, si tu demandes du vin cacheté, ça te coûtera plus cher et c'est le même.

Une vigoureuse tape sur l'épaule l'obligea de se retourner. Catherine avait tout entendu. On but, mangea, fuma. Et l'on chanta beaucoup aussi, des chansons folles, ou tristes, ou patriotiques, qu'interrompait de temps en temps un cri de : "Vive la classe !"

On entendit tout à coup la retraite qui, ayant parcouru son trajet dans Nancy, rentra dans la cour. Il y eut une dernière fanfare de clairon, un dernier roulement de tambour sur la place. La cantine s'était vidée. Tous les soldats étaient rentrés dans la chambre. Un adjudant passa et jeta un coup d'œil dans l'intérieur.

—Je ferme, mon lieutenant, je ferme, dit Catherine. Oh ! ce n'est pas moi qui me ferai pincer. Je n'attends jamais le couvre feu.

Dans les chambres, comme ils avaient encore une heure avant l'extinction des feux, les soldats s'amusaient, se faisant des farces. Les uns jouaient au loto, sur le pied d'un lit ; et l'on entendait : "17, l'âge de ma naissance ; 21, l'âge du conscrit ; 31, jour sans pain, à trente rations par mois ; 77, pique et pique et pioche ; 89, nous trois-vingt-neuf départements." Et quand ce chiffre arriva, un soldat ne manqua pas de dire : "Il n'y en a plus que 86, des départements." Alors Fiche-la Guigne s'approcha, lui frappa sur l'épaule : "On les aura, patience. Tu n'es pas là pour autre chose." Et, involontairement, les yeux de quelques soldats se portèrent vers le mur de la chambre. Là, sur le fond blanchi à la chaux un officier avait dessiné au charbon une vaste carte de France, par provinces. Et une tache toute noire, signe de deuil, marquait l'emplacement de l'Alsace et de la Lorraine.

Un troupier qui rentrait, un peu gris, jura et sacra en tapant de toutes ses forces sur son lit qu'il retrouvait en porte feuille. Il n'avait pu y fourrer que le pied tout en jurant il essayait de remettre de l'ordre dans ses draps qui s'enroulaient d'un côté, pendant qu'il les déroulait de l'autre. Ses voisins, très graves, comme indifférents à ce qui se passait, bien qu'ils fussent les auteurs de la plaisanterie, le regardaient sans rire.

—Nom d'un bloc, on fait ces farces-là aux bleus, pas à ceux de la classe. Qui m'a roulé mes draps, que je le cogne.

Sur la table graisseuse, un volontaire d'un an, Poplard, richissime marchand de vins, connu de tout le Paris qui s'amuse et que Bernard n'avait pas encore aperçu, apprenait à lire à un gros soldat joufflu qui épelait péniblement. Et sur la même table, Fiche-la-Guigne écrivait, très appliqué, soufflant et tirant la langue, comme un enfant qui fait des bâtons. Le brave homme semblait embarrassé. Il se leva et s'approcha du volontaire, sa lettre à la main :

—Dis donc, toi 1,500 francs, amour, ça prend une h...

—C'est ce facultif, caporal, dit Poplard, sans broncher.

—C'est que je pensais, dit Fiche-la-Guigne.

Et il continua sa lettre. Des soldats étaient déjà couchés. Un ou deux lisaient, à la lueur de chandelles piquées dans des pommes de terre ou dans des os à moëlle qui étaient retenus par des fils de fer à la planche à bagages. Un autre chantait une chanson patriotique. Le caporal s'approcha de Bernard qui s'appropriait à se coucher :

—Jeune homme, avez-vous étudié la peinture ?

Il tenait un balai à la main. Bernard devina une plaisanterie.

—Non, dit-il en riant.

—Eh bien ! prenez votre première leçon. Voilà le pinceau ! Et vous apposerez ferme. Ça fera de la fraîcheur dans le paysage.

Belhomme, à moitié déshabillé, intervint.

—Passe-moi le balai. J'aurai plus tôt fini.

Et il s'exécuta en un tour de main. Tout à coup l'adjudant parut dans l'encadrement de la porte, suivi par Jacques. Tous les hommes qui n'étaient pas couchés se rangèrent au pied de leur lit, dans une attitude militaire. L'appel commença. Devant les lits vides, le caporal disait à Jacques : "De garde !" "Permission de minuit." "En prison." "A la salle de police !" "Mon lit !"

Jacques tendit son billet d'appel à l'adjudant et dit :

—Manque personne, mon adjudant.

Jacques fit un signe amical à Bernard qui soulevait l'appel recommença dans une autre chambre. Dix heures approchaient. Presque tous les soldats étaient au lit. Trois ou quatre, seulement, n'ayant que leur chemise et leur pantalon, prenaient les frais devant les fenêtres. D'un bout à l'autre de la chambrée, deux hommes s'interpellaient toujours, d'un seul mot, n'ayant rien de plus à se dire :

—Eh ! Foureau !

—Eh ! Simon !

Un autre demanda, de sous les draps où il était enfoui :

—Qui est-ce qui raconte une histoire, aujourd'hui, pour nous endormir ?

—Pas moi.

—Ni moi.

—Ni moi. J'en sais plus.

Dans la cour de la caserne, tout à coup la sonnerie du couvre feu se fit entendre, commandant, avec ses notes longuement filées, mourantes, tristes aussi, le silence et le repos.

—Eteignez vos camoufles ! dit Fiche-la Guigne.

Les soldats obéirent, mais la lune dans le ciel d'un bleu inaltéré parsemé de clous brillants, faisait par les fenêtres entrer ses rayons et la chambrée paraissait éclairée comme par un foyer de lumière électrique invisible. Très peu de soldats dormaient, malgré les fatigues de la rude journée. Etaient ce les libations inaccoutumées à la cantine pour saluer l'arrivée du bleu ? Etait-ce la chaleur ? Tous étaient nerveux.

—Il faut une histoire pour s'endormir, dit Belhomme.

—C'est bon, c'est bon, vous feriez mieux de dormir, grogna le caporal.

Personne ne parut entendre. Et comme une bravade éclata :

—Eh ! Foureau !

—Eh ! Simon !

Tout à coup, Belhomme s'écria :

—Le bleu ! Le bleu va nous en conter une ! Il doit en savoir !

—Mais non, je n'en connais pas ! se défendit Bernard.

—Allons donc ! Impossible !

Et Belhomme, riant :

—A la couverte, le fils du colo, s'il refuse.

—Eh bien, soit dit Bernard. Mais tant pis si je vous ennuie.

—Si tu nous ennuies, nous dormirons, fit Belhomme avec logique.

—Mais ce sont des vers.

—Va pour des vers. J'aime ça moi, la poésie.

Quand il y avait une chanson dans les pièces militaires où je jouais, c'était moi qui la chantais, vous voyez ça d'ici ? autour du feu de bivouac, le soir, avec la cantinière toujours là pour nous rafraîchir et les camarades bien en ligne pour entamer le refrain, et les rafraîchissements. Et la chanson était toujours interrompue par l'arrivée des sentinelles avancées qui criaient : " Aux armes. Voici l'ennemi, camarades ! " Et le général tirait son sabre en disant : " A cheval, messieurs ! "

On entendit dans la chambrée quelques éclats de rire.

—C'est ça, tout de même ! firent des voix.

—Allons, le bleu, dégoise ta poésie.

—C'est tiré des *Chants du soldat*. Je m'exécute dit Bernard.

Il se souleva légèrement sur son lit, à moitié déshabillé, les jambes pendantes et commença :

Le soleil du matin a chassé les étoiles ;  
Les flocons lumineux tombent en voltigeant.  
Sur la terre la neige a jeté ses longs voiles  
Et les branches du bois se couronnent d'argent.

—Alors, dit Belhomme il faisait plus froid qu'aujourd'hui.

Tout le monde cria :

—A la porte l'interrupteur :

Pendant que deux voix sonores, aux deux bouts de la salle, lançaient leur cri monotone et cocasse :

—Eh ! Foureau !

—Eh ! Simon !

Le silence se rétablit et Bernard put continuer. Il avait une voix chaude, bien timbrée, allant droit au cœur. Il s'était levé tout à fait et il était maintenant debout au milieu de la chambre. Des soldats s'étaient assis sur leur lit pour mieux écouter, les genoux dans les mains, pittoresques. Deux qui ronflaient avaient été réveillés rudement, à coups de poings. Et comme ils grommelaient, mécontents, on leur avait dit : " Ecoutez ! " Plusieurs qui n'étaient pas complètement déshabillés, s'étaient mis debout comme Bernard ; et insensiblement, sans y penser peut-être, s'étaient rapprochés du jeune homme. Sur tous les traits de ces grands enfants, dans le cœur desquels, souvent les officiers évoquaient l'image de la patrie mutilée, une attention extrême, une profonde émotion. Les vers allaient à leur âme comme une musique. Puis, on y parlait de petits soldats bien humbles qui faisaient la guerre et couraient des dangers. Ces soldats, ce pouvait être eux-mêmes, le lendemain, comme ça avait été les autres, la veille.

Personne ne songeait plus à rire. Fiche-la-Guigne, responsable de l'ordre dans sa chambre, oubliait la consigne, ne se souvenait plus que le couvre feu était sonné. Il était debout, il écoutait. Tout à coup, sur le seuil de la chambrée, au moment où Bernard récitait les derniers vers, un sous-officier était apparu. C'était Jacques.

En voyant les hommes debout, il fronça le sourcil, son visage devint sévère et il étendit la main vers le caporal. Les soldats ne le voyaient pas. Fiche-la-Guigne, seul, venait de le remarquer. Et comme il se sentait en faute, il baissa le dos, tendant l'échine, ses gros yeux roulant craintifs. Et il se disait :

—Pour sûr, je m'y couperai pas de mes quatre jours de consigne !

Jacques avait entendu les derniers vers. Il avait vu les soldats pleurer. Il avait entendu, aussi, le cri de " Vive la France ! " échappé à ces cœurs gonflés dont le trop-plein s'en allait ainsi. Et furtivement il s'était éloigné, ému lui-même, ne se montrant pas, ne voulant pas être obligé de punir. Et il était rentré chez lui, inaperçu.

Le caporal le suivait du coin de l'œil, relevant son large dos au fur et à mesure que le sous-officier s'en allait, la punition s'éloignait avec lui. Quand Jacques fut parti, il poussa un soupir, soulagé. Et avec un regard reconnaissant vers la chambre der-

rière la porte de laquelle Jacques venait de disparaître sans bruit, le caporal dit :

—Celui-là, c'est un bon bougre !

Un quart d'heure après, la chambrée toute entière dormait, sous les rayons doux et neigeux de la lune.

Nous avons raconté l'installation de Bernard à la caserne, mais ce serait nous écarter de notre sujet que de le suivre, lui et Jacques, dans tous les détails de la vie du régiment. Beaucoup de détails de cette vie vont revenir sous notre plume, mais alors intimement mêlés aux scènes mêmes du drame. Nous passerons donc rapidement sur les jours qui suivirent.

Les grandes manœuvres approchaient et les réservistes arrivèrent. Pierre Gironde, sous-lieutenant de réserve, rejoignit son régiment à Nancy. Et sa première visite avait été pour Mme de Cheverny. Cet homme souffrait, car il n'était pas mauvais. Il souffrait doublement dans son cœur, parce qu'il regardait comme un sacrilège d'être obligé de tromper cette mère, et parce qu'il n'avait pu voir, sans être infiniment troublé, l'affection naissante de Bernerette pour lui. Et lui aussi comme Bernard, comme Marguerite, lui aussi tremblait en prévoyant à quelles inextricables situations pouvait le conduire cet amour. Seul, il savait qu'il pouvait être aimé de l'enfant et l'aimer. Mais à quoi aboutirait un pareil amour, s'il s'y laissait aller ? Dirait-il à sa mère :

—J'aime Bernerette ! J'aime ma sœur !

Et à la pauvre femme, abîmée de désespoir et de honte, dirait-il pour se justifier :

—Je vous ai trompée. Je ne suis pas votre fils. Je suis un misérable. Alors, elle le chasserait loin d'elle.

Et ainsi, il aurait été le meurtrier de son propre cœur, car jamais, dût-elle en mourir et faire mourir sa fille, jamais Marguerite ne donnerait Bernerette à Gironde ! Donc, c'était un amour impossible que celui-là, et, étrangeté du cœur humain, plus il envisageait cette impossibilité, plus il aimait. Et au lieu de fuir la maison de Marguerite, au lieu de s'éloigner de Bernerette, il s'en rapprochait au contraire, invinciblement attiré par le besoin de la voir, se sentant dans l'âme un chagrin mortel quand il avait passé quelques heures loin de son sourire, loin de son doux regard chaste et tendre.

Mme de Cheverny voyait le danger depuis longtemps. Elle résolut de s'en ouvrir à Gironde :

—Ma fille ne peut se douter des liens qui nous attachent. Elle vous a vu, mon ami, et j'ai peur.

Il feignit la surprise.

—Vous avez peur, dit-il, et de quoi donc ?

—Elle ignore et il faut qu'elle ignore toujours que vous êtes son frère. Ce n'est donc pas, comme un frère, qu'elle vous aime.

Il essaya de balbutier, ne trouva rien, et se tut. Marguerite continuait :

—Bernerette est faible de santé. Elle exige les plus grandes précautions. Une tristesse serait dangereuse pour elle. Un amour contrarié la tuerait, si cet amour avait le temps de prendre dans son cœur des racines trop profondes. Peut-être est-il temps encore d'enrayer le mal. Et j'ai pensé à vous, mon enfant, je vais vous demander un sacrifice.

—Parlez, ma mère !

Je vais vous prier de ne plus venir pendant quelque temps. Je vous verrai où vous voudrez. Mon affection maternelle saura bien trouver le moyen de nous ménager des rendez-vous. Pendant ce temps-là, Bernerette oubliera peut-être. Je lui créerai des distractions. Je ferai tout pour qu'elle vous oublie ! N'est-ce pas votre avis, mon fils ?

—Oui, ma mère ! dit-il troublé, désespéré.

Et, comme malgré lui des larmes lui venaient aux yeux, en pensant que sa misérable faute lui défendait ce chaste amour, elle crut que cette tristesse lui venait de ce qu'il ne verrait plus aussi souvent sa mère. Elle en fut touchée.

—Tu m'aimes donc un peu, mon enfant ?

Il ne répondit pas et baissa la tête. C'était sa punition, prévue par lui autrefois quand Patoche l'avait forcé d'accepter sa complicité. Il aimait cette pauvre femme qu'il trompait, du cœur de laquelle il abusait et se jouait. Il la voyait si franche avec lui, si tendre, si craintive aussi, en même

temps que si heureuse de l'avoir retrouvé, ce fils perdu qu'elle croyait mort, que pour ne se point laisser attendrir il aurait fallu un cœur plus endurci. Et ce châtement d'aimer, presque filialement, cette femme dont le cœur se serait soulevé de dégoût si elle avait connu la vérité, se doublait d'un autre plus grand, plus terrible : son amour pour la fille de cette femme. Car, il l'aimait, maintenant qu'on allait l'éloigner de lui ; il sentait qu'il l'adorait. Marguerite voulut le consoler.

—Malgré tout, dit-elle, je ne pense pas que cet amour naissant soit sans remède. Lorsqu'elle sera plus calme, vous reviendrez.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Jacques et de Bernard. Les deux soldats saluèrent l'officier, militairement.

—Mère, dit Bernard, nous avons à parler à mon père.

—Il est chez lui, mon enfant.

Le colonel avait loué une assez jolie maison pas très loin de la caserne ; il s'était réservé tout le deuxième étage.

Les deux jeunes gens montèrent chez le colonel. Jacques était très pâle. Lorsqu'il se trouva devant le colonel qui le regardait d'un air sévère, il ne put retenir ses larmes et devint presque faible.

—Jacques, mon Jacques, mon ami, disait Bernard.

Le sous-officier se redressa, refoula ses larmes, et, debout, attendit.

—Qu'avez-vous à me dire ? fit Cheverny brusquement.

—Et comme Jacques allait répondre, le colonel l'interrompt.

—Ce que vous avez à me dire, je le sais déjà, aussi bien que vous. Vous avez trouvé mauvais accueil chez vos camarades du 145<sup>e</sup> à votre arrivée. Ils ne frayent pas avec vous. Ils ne vous saluent pas. Le règlement les y oblige, mais puis-je vraiment les punir, puisque je comprends les raisons d'honneur qui les font agir ainsi ? Ils font sans doute, toutes les fois que l'occasion s'en présente, des allusions à ce qui s'est passé ? Qu'y puis-je ? Enfin, que désirez-vous de moi ?

Bernard s'appuya sur l'épaule du colonel.

—Père, dit-il doucement, ne te montre pas si dur pour lui. S'il a été coupable, il en a été cruellement puni, et moi, père, je suis certain de son innocence. Tôt ou tard elle sera prouvée. Ne sois pas si sévère, je t'en prie, et dis-lui une bonne parole. Regarde-le, et aie pitié de lui. Est-ce que tu le reconnais ? Regarde comme il a maigri, quel air de souffrance ! Considère ses yeux creusés et rouges par la fièvre des insomnies ! Comme il est malheureux et tremblant ! Et pourtant, en dépit de tout, vois comme il soutient franchement ton regard, sans hésitation, sans honte. S'il était coupable, il n'oserait. Mais coupable ou non, père, souviens-toi que tu l'as aimé, qu'il t'a sauvé la vie, que tu l'aimes encore, j'en suis sûr, et que tu donnerais beaucoup pour effacer de la vie de ton sauveur ce passé qui le tue, car il en meurt !

## II

Le colonel examinait Jacques, silencieusement. Et il se sentait pris d'une immense pitié pour ce pauvre garçon, si brillant et si brave, à ce point changé. Dans le rang, à la caserne, à l'exercice, jamais il ne le regardait. Il ne le voulait pas. De telle sorte qu'il ne l'avait pas vu depuis longtemps. Bernard disait vrai, Jacques était méconnaissable. On sentait que la vie s'en allait, à grands pas, de ce corps hier si vigoureux, aujourd'hui miné et délabré par la fièvre. Il murmura :

—Pauvre garçon ! il se rend compte que tout son avenir est brisé ! Que puis-je y faire ?

Et après un moment de silence ;

—Jacques, j'aurais dû, il y a six semaines, vous casser de votre grade. Je ne l'ai pas fait. Que me demandez-vous ?



AFRIQUE EQUATORIALE

Le *Temps* dit que le Major Wissmann a parlé en termes très défavorables de tous les missionnaires protestants, anglais ou allemands. Il leur reproche de vouloir jouer un rôle politique aussi nuisible qu'il est peu justifié. Il a rapproché leur conduite de l'œuvre bienfaisante des missionnaires catholiques, qui sont, a-t-il dit, infatigables et pleins d'abnégation, et dont les travaux contribuent à propager l'influence chrétienne, la civilisation et la moralité.

« Les missionnaires catholiques, a-t-il ajouté, sont les vrais piliers de la civilisation, tandis que les missionnaires protestants ne font que leur susciter des obstacles ; les sommes considérables qu'on leur consacre sont en réalité perdue au lieu d'aider, ils ne servent qu'à nuire par leurs agitations politiques. »

Nous devons ajouter que les missionnaires catholiques dont M. Wissmann fait ainsi l'éloge sont des missionnaires français, les Pères Blancs d'Alger.

\* \* \* \*

## LA CHASSE A L'IVOIRE

Le correspondant de l'*Indépendance belge*, dans une entrevue avec M. Stanley, l'explorateur africain, lui a demandé si la chasse aux esclaves était le seul fléau africain. Stanley en a signalé un autre en ces termes :

« Il se passe actuellement en Afrique quelque chose de bien plus grave, de bien plus terrible, en ses résultats que la chasse aux esclaves proprement dite. C'est la "chasse à l'ivoire". Elle coûte encore dix fois plus de sang et de larmes. Nul crime devant lequel les maraudeurs arabes ne reculent pour s'emparer de cette denrée si prisée en Europe. Ils descendent, en caravanes successives, de la région de Nyangoué, au nord du lac Tanganyka, se répandant, à l'est dans la région des lacs et jusque dans la province que vient d'abandonner Emin pacha, à l'ouest dans les grandes forêts de l'Arouwimi et du haut Congo, saccageant tout, incendiant tout, semant la mort partout pour s'emparer des défenses d'éléphants recueillies, dans leurs chasses par les indigènes. C'est-à-dire que les naturels, une fois en possession d'une quantité plus ou moins importante d'ivoire, sont assurés de se voir, un jour ou l'autre, assaillis par une nuée d'Arabes qui se créent des établissements, des camps, des *zeribas*, au fur et à mesure de leur marche en avant, fondant de village en village, de tribu en tribu, sur les populations infortunées pour leur arracher, coûte que coûte, le lucratif produit.

« Et vous comprenez pourquoi ces razzias sont infiniment plus sanglantes que celles qui ont uniquement pour but la capture des esclaves. S'il s'agit de ravir des noirs uniquement pour s'en servir comme porteurs ou les exposer en pays ottoman, l'Arabe verse un minimum de sang. Son intérêt, quand il attaque dans ce but un village, est de faire le moins de carnage possible afin que son butin d'hommes valides soit aussi considérable que possible. Il tue et pille, mais avec des ménagements. Lorsque l'objectif est le vol de l'ivoire, il n'a plus à se modérer. Il assassine, il massacre, il dépeuple sans merci une partie de l'univers. Et sur tout le parcours que j'ai effectué, j'ai rencontré des marques affreuses de cette terrible chasse à l'ivoire, infiniment plus révoltante, je le répète, en ses conséquences, que les campagnes esclavagistes. »

\* \* \* \*

## HINDOUSTAN

Le R. P. Gojon, missionnaire de Saint-François-de-Sales d'Annecy, écrit de Gopalpore :

« Un de nos Frères vient de faire deux actions

d'éclat qui lui vaudront une grande réputation dans le district de Ganjam. La mission possède à Gopalpore deux maisons louées à des Indiens. La semaine dernière, l'un des locataires m'ayant demandé quelques réparations, j'emmenai le Frère Jean-Marie pour voir la maison en question. Nous étions à peine entrés qu'une femme se mit à appeler au secours. Un énorme serpent, le fameux *cobra dit capello*, en indien *nâya*, le plus dangereux de tous les reptiles, venait d'entrer dans la maison. Les cris attirèrent une foule d'Indiens ; mais tous se tenaient à une respectueuse distance. Comme ils "adorent" la *nâya*, aucun d'eux n'aurait voulu la tuer. Du reste ce n'est pas facile ; quand elle est attaquée, elle se replie en cercle et saute sur son agresseur. Donc, ils étaient tous là immobiles, échangeant quelques mots, voulant voir ce que feraient les deux *Farinquis* (Européens). Malheureusement, nous n'avions ni fusils, ni bâtons. Enfin le frère Jean-Marie découvrit une branche de cocotier, la prit et marcha résolument au serpent. Trois fois la *nâya* essaya de s'élaner contre lui ; mais chaque fois il l'étendit par terre en la frappant sur la tête qu'elle tenait droite à deux pieds au-dessus du sol, sifflant et montrant son double dard. Le troisième coup l'avait si bien touchée qu'elle ne put se relever. Le Frère saisit une hachette et lui coupa la tête. Tout le monde se mit à battre des mains.

« Mais la *nâya* n'est jamais seule. Comme chez les lions qui chassait Tartarin de Tarascon, il y a toujours le mâle et la femelle. Trois jours après, on vint en toute hâte chercher le Frère pour tuer l'autre *nâya*. Le Frère partit à l'instant avec son fusil chargé. Plus de cinquante personnes se trouvaient déjà réunies faisant du feu au pied d'un palmier sur lequel le serpent était monté. Le Frère lui tira ses deux coups de fusil et lui brisa les reins. Rendu furieux, le serpent se mit à siffler, mais refusa de descendre. Alors le Frère prit un long bambou et le poursuivit d'un endroit à l'autre. Quand la *nâya* fut au milieu de l'arbre, le Frère lui cassa la tête d'un coup de bambou ; elle tomba à terre. Comme la première fois, le Frère fut acclamé, et je suis sûr qu'on parlera de lui dans les journaux du pays. J'ai mesuré les deux serpents : leur longueur est de six pieds ; mais il ne sont pas plus gros que le bras vers le poignet. »

## CHOSSES ET AUTRES

— Les arbres à caoutchouc poussent librement dans le comté de Lee, Floride, et servent même à orner les jardins et les maisons.

— Une masse de sel gemme pur, estimé à 90 millions de tonnes, est située sur une île de 185 pieds de hauteur, qui s'élève au milieu d'un immense marécage, en Louisiane.

— En France, d'après une enquête, dans 2,000,000 de ménages il n'y a pas d'enfant ; dans 2,500,000, il y en a un ; dans 2,000,000, deux ; dans 1,500,000, trois ; dans 1,000,000, quatre ; dans 550,000, cinq ; dans 300,000, six ; et dans 200,000, sept ou plus.

— Kerver (Jacques), imprimeur à Paris dans le XVII<sup>e</sup> siècle. On estime ses éditions grecques. Il avait un commerce très étendu soit en France, soit à l'étranger. Kerver fut le premier à qui les papes Pie V et Grégoire XIII accordèrent le privilège d'imprimer l'office de l'Eglise, suivant la réforme du concile de Trente ; ce privilège fut confirmé par Charles IX. Kerver mourut à Paris en 1583.

— Un jeune homme du nom de Charles Berlard, qui avait eu le malheur de perdre son nez qui avait été coupé au ras du visage, par une courroie de transmission, l'a retrouvé d'une manière originale. Un médecin, mandé, aussitôt que possible, demanda après avoir examiné la blessure ce qu'on avait fait du nez. Au milieu de la confusion générale causée par cet accident, personne n'avait songé, paraît-il, à ramasser le nez du pauvre Charles. Cependant on l'a bientôt retrouvé dans un tas d'ordures, sur le plancher de l'usine. Le mé

decin l'a lavé avec soin et l'a fait tremper dans l'eau chaude jusqu'à ce qu'il fut tiède, puis il l'a remis en place. Une heure s'était écoulée environ depuis l'accident ; mais le nez ne s'en est pas moins ressoudé depuis de lui-même, et il faut, affirme-t-on, le regarder aujourd'hui de très près pour s'apercevoir qu'il a été coupé.

— L'on a découvert, au palais impérial de Russie, qu'il est possible d'empoisonner avec un œuf, en perçant la coquille avec un fil presque invisible, et, depuis ce temps, le czar Alexandre ne mange plus que des œufs que l'on se procure avec le plus grand secret. Ses repas sont préparés par un cuisinier français, mais sous la surveillance immédiate de l'impératrice, qui ne dédaigne pas de frioter elle-même. L'empereur a renoncé à toutes soupes ou sauces épaisses. Il ne mange que des viandes bouillies ou rôties avec des sauces ou du bouillon parfaitement clairs.

Les légumes sont servis en entier, et il les coupe lui-même avec un couteau en argent. Il fait piler devant lui le sucre dont il a besoin, et n'use que du gros sel gemme, auquel il est impossible de mêler de l'arsenic.

Grand Dieu ! quelle existence !

— Flirter n'est pas un mot nouveau, emprunté au langage élégant de nos voisins. Les Grecs et les Romains disaient Parler roses, nos aïeux Parler fleurs, Conter fleurette, Fleurette, comme le prononcent les Anglais, qui nous l'ont rendu. Beaumarchais, dans ses mémoires, donne une toute autre étymologie :

« La petite sait bien que dans l'originale, le mot fleurette signifiait une jolie petite monnaie, et que compter fleurettes aux femmes était leur bailler de l'or ; ce qui a tant plu à ce sexe pimpant qu'il a voulu que le mot entrât au figuré dans le galant dictionnaire. »

Cette étymologie amusante et fantastique n'est appuyée sur aucun texte. Celle-ci paraît de meilleur aloi : « On nomme fleuretas, fleurettes, de petits compliments d'amour dont les fleurs sont à la fois le prétexte et le terme de comparaison. »

## ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des Etat-Unis, est un contrat que l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet état, n'expire que le premier janvier 1895. La législation de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.



## CHESTER'S CURE !

Pour la  
L'Asthme  
Bronchites  
Enrouements

Toux  
Thumes  
Catharre  
Etc., etc

## LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

## W. E. CHESTER

461 — rue LaGauchetière, Montréal — 461

Prix : grande boîte..... \$1.00  
— petite..... 50





# Colonne Carsley

## FERMETURE A BONNE HEURE

Pendant le mois d'août nos magasins fermeront tous les jours à 5½ P.M. excepté le Samedi, jour où nous fermons à 1 heure P.M.

L'an dernier nous avons inauguré un nouveau système de fermeture à bonne heure, savoir : Fermer notre établissement à 5½ P.M. tous les jours et le samedi à 1 heure pendant le mois d'août. Cette expérience a eu un si grand succès et a été tellement appréciée et a paru un tel bienfait à nos employés, que nous sommes décidés de l'adopter encore cette année. Afin d'atteindre ce but, nous prions respectueusement nos pratiques de faire leurs achats avant 5½ P.M. excepté le Samedi jour où nous fermons à 1 heure P.M.

S. CARSLY.

Bonne Nouvelle  
Bonne Nouvelle  
Bonne Nouvelle

Nous venons de terminer la plus grande vente à bon marché, de juillet, jamais tenue chez nous, et comme résultat nous trouvons d'énormes quantités de coupons dans tous nos départements. Tous ces coupons doivent disparaître avant que nos marchandises d'automne arrivent. Nous sommes donc obligés de les vendre à (ce que les américains appellent) des prix de massacre.

S. CARSLY.

Grande vente de coupons  
Grande vente de coupons  
Grande vente de coupons

La grande vente de coupons de S. Carsley commencera demain à 8 hrs et se continuera pendant 14 jours.

S. CARSLY.

Venez à la grande vente de coupons chez  
S. CARSLY

Pourquoi ?  
Pourquoi ?  
Pourquoi ?

Pour sauver votre argent  
Pour sauver votre argent  
Pour sauver votre argent

Comment ??  
Comment ??  
Comment ??

En vous assurant  
En vous assurant  
En vous assurant

Quelques-uns de ces marchés  
Quelques-uns de ces marchés  
Demandez les coupons

S. CARSLY.

Cette grande vente de coupons  
Cette grande vente de coupons  
ne durera

Que Quatorze jours  
Que Quatorze jours

FIL DE CLAPPERTON  
SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,  
Qui coudra avec douceur,  
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,  
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY  
Les baleines de corsages  
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1766, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

# HENRI LARIN, PHOTOGRAPHE

## 2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

9525



## Le Johnston's Fluid Beef

Est ce qu'il y a de plus fortifiant pendant les grandes chaleurs. C'est aussi la meilleure nourriture lorsque votre appétit fait défaut, car elle relève complètement tout le système.

### LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

# "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1899..... \$2,025,192.59  
Sécurités pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, J.-H. ROUTH & Cie.,  
Agent du département français. Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER

ARRAPAHO BAUME DES MONTAGNES VERTES

DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

ARRAPAHO BAUME DES MONTAGNES VERTES

DE GEO TUCKER, POUR LES VERS.

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER

POUMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE

POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC

122 PILULES LA DOSE

DEMANDER LES PETITES PILULES

N'oubliez pas de

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER

RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DEPOT CHEZ

\$5.000 DE RECOMPENSE

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

### SAVONS MEDICAUX DU DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sorte.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.

Alfred Chausy  
Architecte  
No 154, Rue St Catherine,  
Montreal.  
Téléphone Bell 6504.

## ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits collinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Montarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Fole de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE  
10—RUE DE BRESOLES—10  
MONTREAL

## Attraction sans précédent

### Au-delà d'un million distribué



### COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exact de ses prix

Attesté comme suit :  
" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires  
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel  
A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,  
MARDI, LE 12 AOUT 1899

PRIX CAPITAL . . . \$300,000  
100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10  
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800  
NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES  
Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville comté, rue et numéros.  
Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT  
S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orléans, La. ou M. A. DAUPHIN, Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à  
NEW ORLEANS NATIONAL BANK,  
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.  
Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequel n'expire que le 1er janvier 1895.